

Carnet d'hiver austral

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE CHENIL

ROMAN NATIONAL

GOOGLE DEATH

LE PLUS VIEIL ÉCRIVAIN DU MONDE

DIVERSIONS

LA GUERRE ET L'EXIL

AUX ÎLES KERGUELEN

ÉCLATS D'UNE VILLE - BERLIN 90

Laurent Margantin

Carnet d'hiver austral

éditions œuvres ouvertes

© éditions œuvres ouvertes, 2019

ISBN : 979-10-90230-38-5

www.oeuvresouvertes.net

Il y a quelques jours je suis tombé sur une photo de Woodstock. On y voit plusieurs personnes dans la foule prises dans l'ambiance d'un concert, au centre de l'image une femme blonde jupe à fleurs courte joue de la flûte traversière, à ses pieds un homme aux cheveux frisés la tête redressée extatique joue du tambour, à sa droite un homme moustachu torse nu danse les yeux fermés, il tient quelque chose dans sa main je ne sais pas quoi, une espèce de bâton dont il se sert peut-être pour jouer lui aussi d'un instrument mais le reste est hors du cadre de la photo, derrière eux on voit la foule qui danse sur quelle musique je l'ignore. Woodstock à vrai dire je ne savais pas quelle année c'était exactement, les années soixante bien sûr, mais moi je suis venu après, alors que - je regarde en ligne - Woodstock c'est 1969. Je ne sais plus exactement quels groupes ont joué à Woodstock, je l'ai su peut-être un jour, disons que j'ai dû voir des images à la télé car je n'ai pas d'autres expériences de Woodstock que via la télé, une couche après l'autre, des bribes ici et là, aussi sur le web sans doute, mais rien de vraiment fixe, des images à moitié effacées, des sons bien sûr, s'y mêle Jimmy Hendrix brûlant sa guitare mais ça n'a rien à voir avec Woodstock qui est bien dans ma tête comme une référence mais une référence confuse car né quelques années après je n'ai pas d'expérience directe de ces journées, j'en ai juste reçu quelques

échos et je n'ai jamais étudié le rock même si je suis plein de ce rock, d'une multitude de groupes qui ont peut-être été à Woodstock, je suis plein de chansons rock. Dans tout le flux des images qui passent je me suis arrêté sur cette photo de foule à Woodstock, photo qui respire la joie de vivre, le bonheur de partager la musique et la danse ensemble, une espèce de bonheur collectif pur expérience qu'on associe souvent avec Woodstock, le rock, la liberté, la révolte aussi, la volonté de fraterniser, d'aimer, une expérience humaine exceptionnelle que personne ne semble avoir oublié même si comme moi quantité de personnes en ont une connaissance limitée et vague. Le matin même j'étais tombé sur cet article du journal local qui n'avait rien à voir avec Woodstock, vraiment rien, c'était un article sur les « vacances vertes » que choisissaient semble-t-il de vivre certaines familles en France, combien l'article ne le disait pas, les articles de journal ne disent pas ce genre d'informations chiffrées car elles n'existent pas, combien de familles en France ont choisi cette année de vivre des « vacances vertes » consistant apparemment, pour sauver la planète, à circuler sur une plage ou à faire une randonnée tout en ramassant les mégots et les déchets, il y avait d'ailleurs une photo où l'on voyait des gens une famille parce que ce genre de « vacances vertes » n'a de sens qu'en famille vu qu'il s'agit en même temps pour les parents d'éduquer leurs enfants à l'écologie - ou peut-être plutôt pour les enfants d'éduquer leurs propres parents, car de plus en plus d'enfants semblent vouloir

éduquer leurs propres parents à l'écologie, c'est un phénomène nouveau sur lequel les journalistes devraient se pencher mais passons - en tout cas sur la photo on voyait des gens une famille en « vacances vertes » des visages heureux et épanouis de passer des vacances à sauver la planète, bref, une photo de propagande comme il y en a plein dans les journaux locaux et nationaux. Il faut un sens de l'organisation pour de telles « vacances vertes », finie la légèreté des vacances à l'ancienne où on essayait de se vider la tête en faisant la fête ou en bronzant sur la plage, finis l'insouciance et le bonheur d'être simplement ensemble au milieu d'un paysage ensoleillé, à la place une organisation quotidienne, un projet qui porte le groupe famille dirigé certainement par un leader, un des enfants convertis à l'écologie qui s'occupe d'établir un bilan quotidien des déchets ramassés tout en fixant de nouveaux objectifs pour les prochains jours et en définissant de nouveaux parcours, les « vacances vertes » c'est une organisation permanente à laquelle chaque individu doit se soumettre en souriant, prêt à sauter sur le premier mégot aperçu, mine de rien on est déjà dans le paramilitaire, mais souriant. C'est seulement quand j'ai vu plus tard la photo de Woodstock cinquante ans plus tôt cette photo de bonheur et d'insouciance que j'ai repensé à celle de la famille en « vacances vertes » vue le matin dans le journal et que je me suis posé la question suivante: que s'est-il donc passé ? Que s'est-il donc passé entre les deux photos ? Comment l'espèce humaine de la photo de Woodstock - insou-

ciante, heureuse de musique et de danse, disons dionysiaque - a-t-elle pu basculer dans le protestantisme écologique inventé par les pays germaniques et scandinaves que l'on cite constamment en exemple, car je ne doute pas que nombre d'enfants de la génération Woodstock ont eux aussi basculé dans le protestantisme écologique, ils ont cinquante ans aujourd'hui, eux-mêmes ont des enfants de trente ans qui ont eux-mêmes des enfants même pas adultes qui leur intiment l'ordre peut-être de passer des « vacances vertes » avec eux à ramasser des mégots et des déchets au long d'interminables randonnées en bord de mer ou sur des sentiers de montagne, oui, me suis-je demandé en ayant les deux photos en tête, que s'est-il donc passé ?

Les morts pullulent en ligne, ça n'arrête pas. A peine a-t-on fini de rendre hommage à un mort que le prochain surgit, on produit des morts à la chaîne, la mort est une industrie, la mort industrielle se déploie sous nos yeux jour après jour et nous sommes invités à participer à chaque hommage par des mots, des photos, des vidéos. Les morts sont des célébrités et ils sont des inconnus pour nous, nous ne les avons jamais rencontrés et nous ne les rencontrerons jamais puisqu'ils sont morts, enfin c'est ce qu'on croit puis les voilà qui sonnent à la porte. On les voit passer sur l'écran, info urgente, un tel ou une telle est mort(e), la photo du mort nous dévisage et déjà tout le monde se précipite sur les ressources du

mort archivées un peu partout sur le web, le mort est un ami qui sonne à votre porte et s'invite chez vous à l'apéritif, il s'assoit dans votre salon et c'est vous qui racontez sa vie, lui se tait et vous écoute en vous fixant de ses yeux morts. Sauf que c'est fou comme ces morts sont vivants, plus vivants que lorsqu'ils étaient encore en vie. A peine morts, ils renaissent. Oh, pour pas longtemps, vingt-quatre, quarante-huit heures, une semaine grand maximum. Les morts du web n'ont pas de corps et donc pas d'odeur, ils n'ont qu'une tête qui défile sur l'écran à différentes époques de leur vie, c'est ça le miracle, ils sont morts et en même temps ils portent toute leur vie sur leur visage qui défile, on leur met tous les mots de leur vie dans la bouche et ils parlent. La mort est industrielle, on produit des morts à la chaîne, quelque part quelqu'un les envoie les uns après les autres, les enfourne dans le web comme on enfourne le pain, ils sont encore chauds, ils sont chauds de toute leur vie passée et qui ressurgit d'un coup, les amis témoignent, racontent des anecdotes, racontent et racontent, ils ne sont pas tristes, ils ne pleurent pas, aucune image d'enterrement car la cérémonie est privée, le mort n'est pas dans son cercueil ou bien c'est rarissime (hommage national), le mort est encore vivant de tous les mots du monde qui affluent. Cette semaine le réalisateur satirique est mort, juste avant lui l'écrivaine américaine est morte, très peu de gens ont vu des films du premier, moi je me souviens de quelques morceaux vus il y a longtemps et qui ne m'ont laissé aucune impression

mémorable, quelques-uns ont lu des livres de la seconde, mais dans les deux cas tout le monde parle des morts, tout le monde les a aimés et connus, les morts faisaient partie de leur famille de morts, car les familles aujourd'hui sont essentiellement composées de morts qu'on accueille à table tous les jours et avec lesquels on bavarde, tu as vu comme il a l'air jeune pour ses cent cinq ans, anniversaire, on trinque, il est mort depuis un demi-siècle mais il aurait eu cent cinq ans pardon il a cent cinq ans et on raconte des anecdotes, on sort des photos, tu te souviens quand on est allé le voir dans tel film ? et le mort de ses yeux de mort vivant vous regarde fixement et sourit, il répond pour la millième fois à la même question sur son plus grand succès, il est patient, il a l'éternité devant lui et le vin est bon, le réalisateur satirique est dans une émission et fait de la provoc anti-catho face à deux évêques et une politicienne catho furieuse, rires du public, vous avez vu un film du réalisateur satirique ? non, mais qu'est-ce qu'il était marrant, pardon qu'est-ce qu'il est marrant, on remet la vidéo en ligne, ça tourne, on commande ses DVD dans une boutique en ligne car on voudrait bien voir l'un de ses films pour lui poser des questions pendant qu'il est encore chaud assis dans votre salon à boire l'apéro, pourvu que les DVD arrivent dans les vingt-quatre heures avant le prochain mort ou la prochaine morte qu'on ait le temps de les voir sinon il faudra les jeter. La mort est une industrie culturelle qui tourne à plein régime, la mort industrielle se déploie sous nos yeux jour après

jour, nous sommes vivants, eux sont morts, ou l'inverse je ne sais pas, j'allume l'écran = j'allume les morts, tu reprendras bien un mort pour le dessert chéri, l'écrivaine américaine je ne l'ai jamais lue mais j'aime bien la couverture de *Jazz*, ça doit être chouette un roman sur le jazz moi j'aime le jazz l'univers des musiciens noirs, mais en fait elle parle de l'Amérique en général, l'écrivaine danse sur la photo, dommage y a pas de vidéo d'elle en train de danser, j'aime bien le concept d'écrivaine noire américaine, la littérature et la musique américaine ça va ensemble le rythme de la phrase du jazz tout ça, vous en pensez quoi ? L'écrivaine américaine est assise dans votre salon pour l'apéritif, le réalisateur satirique vient de partir en riant parce qu'il avait pas mal bu, l'écrivaine américaine est plus sobre et vous fixe de ses grands yeux d'écrivaine noire américaine, la ministre du chômage débarque dans le salon et la remercie d'avoir fait entrer les écrivains noirs à Pôle emploi, il paraît que c'est un hommage ou de l'humour néo-libéral, la ministre du chômage efface ce qu'elle vient de dire et sort du salon, et nous laisse avec l'écrivaine américaine qui ne dit rien, on a beau lui poser des questions sur la couverture de *Jazz* et l'Amérique en général elle ne dit rien, elle est morte ou quoi elle se moque de l'industrie culturelle, vous avez commandé un de ses livres et elle ne répond pas quand vous lui parlez, puis finalement elle dit quelques mots, juste quelques mots en regardant le jardin dehors, elle regrette de n'avoir pas écrit de poésie mais maintenant elle va s'y mettre.

Ce matin je roulais à travers la ville en écoutant la radio d'Etat, en général je laisse la radio d'Etat allumée quelques instants et j'éteins très vite, juste le temps d'écouter quelques informations, ce matin une voix d'homme d'humeur estivale annonçait dans sa chronique trois informations qu'il avait sélectionnées parmi toutes les informations du monde trois informations qu'il semblait considérer comme symboliques de l'état du monde ou plutôt de son évolution catastrophique, de ces trois informations je n'ai retenu que les deux premières 1) le suicide ou « suicide apparent » d'un milliardaire pédophile 2) une vidéo dans laquelle on voyait un type avec un coq vivant sur les genoux dont il arrachait la tête avec les dents, la troisième était-elle moins intéressante ou percutante moins symbolique de l'état du monde ou plutôt de son évolution catastrophique, je l'ignore, en tout cas je l'ai oubliée, mon esprit se concentrant sur les deux premières, sur cette bizarre association, la première information concernant un milliardaire pédophile ami de nombreux chefs d'Etat, hommes politiques et chefs d'entreprise à travers le monde ayant organisé pendant des années des soirées où venaient des filles mineures soumises aux fantasmes de vieux mâles libidineux pouvant acheter tout ce qu'ils voulaient dont des filles mineures, la deuxième information concernant un dingue capable d'arracher la tête d'un coq vivant d'un coup de mâchoire, la voix d'homme d'humeur estivale semblait vouloir associer ces deux informations parce qu'elles étaient l'illustration de la sauvagerie humaine con-

temporaire, sauvagerie sans limites, sauvagerie exacerbée à laquelle étaient livrés autant les filles mineures que les animaux de basse-cour, ah, peut-être était-ce l'image d'un poulailler qu'il fallait voir en arrière-plan de l'association matinale faite par le chroniqueur de la radio d'Etat, oui, le poulailler où les filles mineures et les animaux de basse-cour étaient enfermés et livrés à un renard milliardaire pédophile et à une petite frappe youtubeuse, sans doute était-ce l'image subliminale que tentait de diffuser le chroniqueur de la radio d'Etat pour bien commencer la semaine (on était lundi), image subliminale symbolique de l'état du monde ou plutôt de son évolution catastrophique, mais moi ce qui me frappait l'esprit tout en roulant à travers la ville c'était l'absence de toute hiérarchie de l'information (je crois que c'est comme ça qu'on dit) dans la chronique de ce monsieur de la radio d'Etat, le coq et les filles mineures, une petite frappe youtubeuse et un milliardaire pédophile à l'immense réseau d'amis et de complices, un coq dont on arrache la tête et des jeunes filles dont on abuse sexuellement avec le plus grand cynisme, j'essayais d'imaginer d'autres associations journalistiques de ce type au mépris de toute hiérarchie de l'information sans y parvenir car ce n'est pas mon métier, je n'osais même pas imaginer ce que le chroniqueur de la radio d'Etat aurait fait des camps de concentration en 1945, combinant cette info avec quelque fait divers odieux dont se serait rendu coupable l'équivalent à l'époque de la petite frappe youtubeuse, j'essayais d'imaginer une

association équivalente à une autre époque mais n'y parvenais pas, je me demandais surtout comment il était possible d'associer les deux informations pour illustrer l'état du monde ou plutôt son évolution catastrophique, peut-être le chroniqueur de la radio d'Etat avait-il voulu bien commencer la semaine en démontrant que l'évolution catastrophique était *globale*, concernant autant le fait divers que l'actualité internationale, peut-être était-ce cela me disais-je en continuant à rouler à travers la ville au ciel maussade, toujours plus maussade à vrai dire, illustrant lui aussi un peu l'état du monde et qui sait peut-être aussi son évolution catastrophique, car tout virait à la catastrophe, même le ciel du lundi matin, j'avais laissé la radio d'Etat allumée contrairement à mon habitude lorsque je captais un mot, un seul mot que je n'avais jamais entendu, on n'était plus dans l'information mais dans le lexique, ce mot bizarre était (j'attendais que la radio d'Etat le répète pour être sûr) *estivalitude*, le nom d'une émission qui allait suivre apparemment, le nom d'une émission quotidienne, chaque jour on pouvait donc écouter pendant une heure sur la radio d'Etat une émission qui s'intitulait *estivalitude*, j'essayais de décomposer le mot bizarre, incongru, un peu grotesque et très con il faut bien le dire et trouvais dedans les mots *été* et *attitude*, mais était-ce bien cela qu'il fallait entendre, non il s'agissait plutôt d'un néologisme radiophonique sur le modèle de *coolitude*, un mot que j'avais entendu jadis, sans doute un autre néologisme radiophonique qui se voulait marrant, qui l'était quand

même un peu, mais *estivalitude* ? Marrant, *estivalitude* ? Selon moi pas du tout, mais sans doute jugé assez marrant ou *décalé* (le mot à la mode) pour qu'on ait jugé bon d'intituler ainsi une émission de la radio d'Etat, le journaliste d'Etat qui animait cette émission (je reconnaissais son nom) avait joué dans une comédie des années 70, un tout petit rôle mais que personne n'avait oublié, celui d'un étudiant soixante-huitard amoureux de la mère de sa copine, il avait quelques répliques très drôles dans ce film qui contrastaient avec son visage totalement inexpressif et son phrasé neutre, maintenant il animait une émission qui s'intitulait *estivalitude* dans laquelle il y avait, chaque matin, « deux invités de la société civile qui se rencontraient », mais comme je n'étais pas encore complètement sorti de la chronique précédente je voyais encore le coq et les filles mineures dans leur poulailler que venaient ouvrir *ensemble* le milliardaire pédophile et la petite frappe youtubeuse, le premier racontait son « suicide apparent » et le second arrachait la tête d'un coq à l'antenne, le coq n'avait même pas le temps de crier ce qui était dommage dans une matinale, et là je me disais que l'ancien soixante-huitard avec son mot-concept d'*estivalitude* était devenu moins drôle, beaucoup moins drôle, et que cela aussi était sans doute une illustration de l'état du monde ou plutôt de son évolution catastrophique.

La débilité est une industrie, la débilité industrielle se déploie sous nos yeux jour après jour à un rythme toujours plus rapide. On définit ordinairement la débilité comme une défaillance de la raison assimilée au monstrueux (Canguilhem, *La Connaissance de la vie*), mais quel curieux phénomène que cette raison technicienne, politique, culturelle, économique devenue débile et prise dans un processus de débilisation accélérée qui va du bas vers le haut de l'échelle sociale. Ne cherchez pas les débiles - les monstres de la raison - dans le bas peuple ni même dans les classes moyennes, regardez plutôt tout en haut où règne la débilité la plus crasse. Tout y est mensonge, tout y est absurdité, la langue qu'on y parle est toujours plus débile, c'est même cette langue débile et toujours plus débile qui permet à ceux qui étaient hors de la sphère du pouvoir supérieur d'y accéder, la débilité est un effort, un travail, une culture, il s'agit de bien se former, de savoir dire tout et son contraire en un temps record, vous êtes sur le dancefloor de la raison débilisante et vous vous trémoussez au rythme des sons des lumières, chaque flash lumineux est une débilité qui vous éblouit, vous êtes sur une chaîne d'infos pour parler des infos les plus récentes qui flashent sur les écrans derrière vous et votre langue musclée et rapide débite des débilités à un rythme soutenu, toujours plus rapide, il importe que vous fassiez plusieurs plateaux dans la même journée pour tenir le rythme, ce que vous dites n'a aucun sens, ou plutôt chaque débilité prise une à une n'a aucun sens mais ce qui importe

est le rythme de votre parole, vous pouvez traiter en une heure d'une quantité impressionnante d'informations débiles, vous avez fait vos classes de débile tout au long d'un parcours éducationnel exceptionnel, vous êtes devenu naturellement un militant de la débilité et vous vous trémoussez un peu partout sur les plateaux télé sur les différents dancefloors de la politique moderne en présence de toujours plus de patrons modernes et d'autoentrepreneurs du nouveau monde, vous dansez comme un débile devant eux c'est-à-dire que vous parlez en haut débit sans rien comprendre à ce que vous racontez et sans que ceux qui vous écoutent n'y comprennent rien mais ça n'a aucune importance, tout ce qui compte c'est que chacun soit pris dans le processus de débilisation générale. Tout ce qui a un sens, tout ce qui est le produit d'une réflexion approfondie et construite doit disparaître d'une manière ou d'une autre, la philosophie est morte, on supprime des pans entiers du programme de philo au lycée, la philosophie ne disparaîtra jamais dans notre pays dites-vous dans la même phrase, elle sera remplacée par une pensée débile, rapide, fusant de phrase en phrase débile, ce sera une philosophie du management des individus, ce sera une philosophie de l'initiative personnelle, ce sera une philosophie de la liberté privée liberté chérie a dit le poète voilà notre conception de la philosophie qui doit être celle d'une raison complètement livrée à la débiliberté, nous sommes pour la débiliberté, et si vous êtes d'accord avec notre projet jetez-vous par la fenêtre jetez votre cer-

velle par la fenêtre vous n'en aurez plus jamais besoin, et là tu ne vas pas le croire mais dans l'ambiance surchauffée du dancefloor les mecs ont tous voulu se jeter par la fenêtre en bas y avait la Seine ils se seraient noyés les cons. La débilité est une industrie, la débilité est industrielle, la débilité est une industrie culturelle, nous travaillons à une débilité totale, absolue, si vous voulez monter dans l'échelle sociale travaillez sur vous-mêmes, élaborer votre propre débilité, nous ne vous demandons pas de répéter nos débilités mais d'en inventer d'en produire de nouvelles d'être créatif soyez créatifs bordel, le processus de débilisation doit être une aventure individuelle un challenge, que vous soyez artiste comédien écrivain prenez des risques produisez vos propres débilités qui étonneront qui bouleverseront qui feront se trémousser frénétiquement vos semblables sur les dancefloors de la raison débile, j'ai dû me battre pour accéder enfin - en à peine six mois - à la sphère de la débilité supérieure, je suis conseiller du débile suprême, c'est-à-dire que je passe mes journées et mes nuits à ingurgiter toutes les débilités qui lui passent par la tête à un rythme frénétique et à les recracher sur le peuple à travers tous nos égouts médiatiques, j'ai dû travailler comme un débile pendant des semaines et des semaines, j'en vois de l'ancien monde qui s'y sont mis péniblement mais que c'est laborieux, un ancien ministre du budget à quatre pattes en pleine ascension du Glacier du Milieu de l'aiguille d'Argentière, c'est pas mal, c'est débile en effet, mais on en parlera deux jours et puis

on oubliera tandis qu'une débilité au sens moderne du terme doit faire parler et parler pendant des semaines, des mois, on doit pouvoir broder infiniment à partir d'une seule débilité, une débilité supérieure doit générer des centaines des milliers de nouvelles débilités, c'est comme dans *Alien* si vous voyez le truc, les monstres se reproduisent à la vitesse grand V et rien ne les arrête, vous aussi vous devez devenir des aliens mes amis, rien ne doit vous arrêter, rien ne doit arrêter votre production de débilités, vous devez être jour et nuit dans votre processus de débilitation *personnel* j'insiste sur ce dernier mot car c'est l'individu seul qui compte, vous ne devez jamais faiblir, vous devez être producteur autoentrepreneur de débilités, écrivez des livres débiles toujours plus débiles, composez des chansons débiles toujours plus débiles, faites de enfants débiles toujours plus débiles, produisez des produits débiles toujours plus débiles et surtout transmettez ce message d'amour du prochain que seule l'autodébilitation libérera les énergies de notre pays que seule l'autodébilitation de chaque individu de notre beau pays le rendra libre, vous êtes mes monstres je vous adore.

Tu entres dans une grande salle où deux rangées de chaises sont disposées en demi-cercle. Tu poses ton sac sur une chaise au bout de la deuxième rangée, tu t'absentes un instant et quand tu reviens ton sac n'est plus sur la chaise où tu l'avais laissé mais sur une chaise au centre de la première rangée, est-ce que

cela signifie que la place que tu avais choisie n'était pas la bonne et que tu dois impérativement t'asseoir à cette place qu'on t'a assignée ? Tu prends ton sac et t'installes sur une chaise de la deuxième rangée, donc en arrière, à peu près au milieu de la deuxième rangée, tu es assis et tu observes la foule de gens qui pénètrent dans la salle, certains cherchent une place ou plutôt leur place, d'autres restent debout et parlent avec quelqu'un, tu reconnais quelques visages mais pas tous, cela fait longtemps que tu n'as pas été dans une grande salle comme celle-là pleine de monde, ces derniers temps tu as passé tes journées dans des petites pièces avec au maximum quatre chaises et trois personnes, la tête te tourne un peu, tu n'es pas bien réveillé, tu te dis que c'est assez souvent que tu n'es pas bien réveillé, que c'est peut-être ton état normal, la nuit tu dors mal et tu te réveilles souvent, il te semble même que tu n'es jamais totalement endormi et que donc la nuit tu dors mais pas bien endormi, le jour tu n'es pas bien réveillé et la nuit tu n'es pas bien endormi, il n'y a pas d'état absolu, quand tu es réveillé tu dors encore un peu et quand tu dors tu veilles encore un peu, c'est ce que tu te dis dans la grande salle aux deux rangées de chaises disposées en demi-cercle à présent pleine de gens qui ont trouvé leur place et sont donc assis sur une chaise ou de gens qui restent debout à parler avec quelqu'un, il y en a d'autres qui circulent, vont et viennent d'un groupe à l'autre, tout le monde se salue et sourit, toi tu es assis sur ta chaise et tu te dis que tu n'es pas bien réveillé et que

la nuit dernière et celle d'avant tu as dormi pas bien endormi et que donc il n'y a pas d'état absolu de veille ou de sommeil mais des degrés, c'est ce que tu te dis au milieu de la foule affairée de la grande salle où tout le monde a l'air bien réveillé, peut-être faudrait-il que tu parles toi aussi, peut-être que le fait de parler avec quelqu'un te réveillerait peut-être que le fait de te connecter avec autrui te tirerait complètement du sommeil c'est ce que tu te dis, tu te dis aussi que si tu restes assis sur ta chaise sans parler sans te connecter avec autrui ou alors très brièvement pour dire bonjour à quelqu'un qui passe dans ta rangée que si tu restes ainsi sans parler sans te connecter avec autrui c'est peut-être pour ne pas avoir à te réveiller complètement préférant peut-être rester pas bien réveillé à te rappeler que la nuit dernière et celle d'avant tu n'as pas bien dormi que tu as dormi pas bien endormi, la nuit dernière ou plutôt la nuit d'avant tu as fait un cauchemar, ce que tu appelles un cauchemar tout en te disant que cela ne ressemble pas à un cauchemar alors qu'en te réveillant tu avais le sentiment d'avoir fait un cauchemar, ce sentiment était assez fort tandis que les quelques images - juste des bribes du rêve - que tu avais gardées de ce prétendu cauchemar te faisaient penser que cela ne correspondait pas vraiment à un cauchemar, dans ce prétendu cauchemar il y avait quelques personnes que tu connaissais dont une qui est bizarrement dans la grande salle aux deux rangées de chaises disposées en demi-cercle alors que normalement elle ne devrait pas y être, il faisait beau

dans ton cauchemar, quel étrange cauchemar qu'un cauchemar où le soleil brille et où les gens sourient, ont l'air content de vivre et d'être avec toi, te dis-tu assis sur ta chaise en observant les gens autour de toi, dans ton prétendu cauchemar la personne que tu connaissais et qui est à présent dans cette grande salle à quelques mètres de toi apparaissait subitement dans une petite pièce où tu étais et te proposait de sauter avec elle par la fenêtre (de pas très haut, du premier étage de la maison), cet homme déjà âgé avait l'air joyeux, souriant, détendu, à présent c'est compliqué pour toi de te lever et d'aller vers lui, tu n'es pas bien réveillé et tu le confonds encore avec son apparition dans ton cauchemar qui ne ressemblait pas vraiment à un cauchemar si ce n'est que voir apparaître quelqu'un qui te propose de sauter avec lui par une fenêtre du premier étage d'une maison n'est pas tellement agréable, même si cette personne a l'air joyeux, souriant, détendu, tu peux te dire que cette personne est démente et qu'elle veut surtout que tu te pètes la gueule sur le béton dans la joie et la bonne humeur, donc oui tu as bien fait un cauchemar la nuit dernière, cette personne que tu connaissais et qui apparaissait un jour ensoleillé pour te proposer de sauter par une fenêtre du premier étage d'une maison ne te voulait pas forcément du bien, c'est ce que tu te dis à présent assis sur ta chaise, autour de toi les gens se sont tous assis, en face du demi-cercle, six ou sept personnes se sont également assises sur des chaises disposées les unes à côté des autres, elles chuchotent

entre elles puis l'une de ces personnes parle au micro, parle longtemps, aligne des mots des phrases des kilomètres de mots de phrases qui sombrent vite dans l'oubli, c'est toujours comme ça quand des gens alignent des kilomètres de mots de phrases, tu les oublies instantanément, tu vois juste un instant la petite lumière de chaque mot briller puis elle disparaît aussitôt, aucune de ces petites lumières ne t'éclaire, chacune est trop faible et évanescence, pourtant au milieu de chacune d'entre elles il y a des bouts des tout petits bouts d'êtres humains qui se baladent, toi tu les vois est-ce que tu es le seul, parmi ces petits bouts d'êtres humains il y a des bouts de sac, c'est des bouts du sac qu'ils déposent quand ils arrivent ici, et ce que tu vois là les bouts d'êtres humains et les bouts de sac c'est ce que tu vois dans les mots qui défilent émettant une brève lumière qui s'éteint aussitôt. Tu sais bien assis sur ta chaise que tu ne peux pas parler de ce que tu vois quand les autres assis sur leur rangée de chaises alignées parlent en face des deux rangées de chaises disposées en demi-cercle dans la grande salle, tu sais aussi et là tu en es sûr que tu es dans la réalité et pas dans un rêve même si tu n'es pas bien réveillé, tu sais aussi et là tu en es sûr que tu es en train de faire une espèce de cauchemar de cauchemar social penses-tu, à cet instant précis assis sur ta chaise tu sais et tu es sûr que la réalité sociale que tu es en train de vivre est un cauchemar social, pour le cauchemar de l'autre nuit tu n'étais pas sûr que tu faisais un cauchemar puis tu as fini par te convaincre que oui en te re-

mémorant la scène rêvée où cette personne que tu connaissais te proposait de sauter avec elle d'une fenêtre, mais là à cet instant dans la grande salle aux deux rangées de chaises disposées en demi-cercle tu es sûr et certain que tu es en train de faire un cauchemar social qui va durer un bon moment et auquel tu ne peux pas échapper car tu es coincé à droite et à gauche par les gens qui sont assis et qui écoutent bien sagement les mots à très faible luminosité qui défilent avec à l'intérieur leur bouts d'êtres humains et leurs bouts de sac.

Je suis assis sur un banc quand je sens planer quelque chose au-dessus de moi, comme une ombre, comme une *ombre blanche*, je lève la tête et je le vois, porté par le vent, s'arrêtant un bref instant juste au-dessus de moi à quelques mètres de hauteur, ici, en pleine ville, au-dessus de ce square, il repart toujours porté par le vent, ce n'est pas un ange qui m'a visité mais c'est tout comme, un oiseau, et quel oiseau, il s'éloigne à une vitesse fulgurante et puis revient au même endroit, *je n'en ai jamais vu d'aussi près* me dit l'homme à côté de moi, je discute avec lui en admirant l'oiseau et lui raconte qu'en face de chez moi j'en vois qui volent près de la montagne, à plusieurs centaines de mètres, c'est arrivé qu'ils passent en face de la chambre où je travaille mais toujours éloignés, j'en ai vu aussi sur la route du littoral, ils nichent dans les falaises et on les voit voler au-dessus de la route, mais là aussi tou-

jours loin, jamais aussi près que maintenant. Quand l'oiseau revient au-dessus de nos têtes, l'homme répète *j'en ai jamais vu d'aussi près*, quant à moi je n'avais jamais vu cet oiseau avant de venir vivre ici, il a les plumes de la queue très allongées et blanches comme tout le reste du corps si bien qu'on l'appelle *paille-en-queue*, l'homme est né ici il y a une cinquantaine d'années et il m'assure pourtant qu'il n'en a jamais vu d'aussi près, le ventre de l'oiseau est d'une blancheur étonnante, il reste suspendu au-dessus de nos têtes pendant quelques secondes et puis repart. Pendant que l'homme et moi nous admirons le paille-en-queue au-dessus de nos têtes, un groupe d'employés sort d'un bâtiment juste en face, ils nous regardent alors que nous avons la tête levée vers le ciel mais ils ne voient pas ce que nous regardons, ils ne cherchent pas à voir ce que nous regardons, ils nous voient je crois mais ils ne nous regardent pas, ils ne nous observent pas occupés à regarder et observer le paille-en-queue suspendu au-dessus de nos têtes, planant un instant avant de filer à nouveau, c'est étrange ce groupe de personnes que je regarde un court instant avant la disparition du paille-en-queue, leur indifférence à ce que nous regardons est étrange car encore une fois il est vraiment rare et même unique de pouvoir voir un paille-en-queue d'aussi près, pourquoi est-il donc descendu aussi bas aussi près de l'homme et moi je l'ignore et pour l'homme comme pour moi (encore plus pour l'homme qui en cinquante ans n'en a jamais vu d'aussi près) c'est une énigme, mais cela

n'intéresse pas le groupe de personnes, des employés sortis de leurs bureaux, en les observant après la disparition du paille-en-queue je me rends compte qu'eux et nous ne sommes pas dans la même sphère, eux sont dans leur sphère coupée de la nôtre coupée du monde extérieur coupée de tout ce qui s'y passe, eux vivent toute la journée dans la sphère du travail, dans cette sphère il n'y a pas de place pour un paille-en-queue surgissant tout à coup, se rapprochant aussi près d'eux, ils auraient pu voir le paille-en-queue mais ils ne l'ont pas vu ils n'ont pas voulu le voir ou bien peut-être que le paille-en-queue est même invisible pour eux qui sont dans la sphère du travail occupés par leur travail au point d'en discuter à l'extérieur de leurs bureaux sans voir tout ce qui se passe à l'extérieur de la sphère du travail dont ils sont prisonniers, ainsi même à l'extérieur de leurs bureaux ils parlent travail, le monde se résume à leur travail et les animaux les plantes les arbres la lumière du soleil même n'existent pas et encore moins le paille-en-queue à la blancheur étonnante, tout cela existe dans une autre sphère, celle des vacances ou du week-end, pendant les vacances et pendant le week-end peut-être voient-ils le monde peut-être regardent-ils les arbres et les oiseaux mais quand ils sont dans la sphère du travail rien de tout cela n'existe. Je les observe un moment, j'ai envie de leur demander s'ils ont vu le paille-en-queue mais je sais bien que non, j'ai envie de leur raconter comment il est venu tout près de nous et comment il a plané un moment

au-dessus de nos têtes, je leur parle même un instant mais ils détournent la tête sans quitter la sphère du travail. Il y a quantité de personnes qui vivent ainsi coupées de tous ces petits riens qui se produisent au cours de la journée, c'est ce que je me dis en me rasseyant sur le banc et en sortant le livre que je viens d'aller chercher à la librairie où je l'avais commandé. Ce livre, c'est *L'intégrale des haïkus* de Bashô, je l'avais commandé il y a plusieurs semaines et il a fini par arriver, ce matin justement, ce matin de l'apparition du paille-en-queue, c'est étrange. J'ai lu des haïkus de Bashô il y a longtemps, dans une anthologie intitulée *Fournis sans ombre* réalisée par Maurice Coyaud, je n'ai pas ce livre ici, je l'ai beaucoup lu pendant une période, j'espère le retrouver un jour, je me souviens du jour où je suis allé écouter Nicolas Bouvier au centre culturel suisse dans le quartier du Marais à Paris je me souviens qu'après sa conférence Bouvier était venu s'asseoir dans le hall d'entrée et que j'avais pu parler un peu avec lui, ses jambes tremblaient il était déjà très affaibli, je lui avais cité une anecdote grivoise racontée par Coyaud dans son anthologie et le haïku correspondant, il avait souri, je n'ai jamais oublié ce court moment passé avec Nicolas Bouvier dont je venais de lire *Le Poisson-scorpion*, est-ce que les haïkus de Bashô peuvent aider à sortir de la sphère du travail pour regarder et observer les petits riens qui se produisent autour de nous au cours d'une journée, est-ce que le vol du paille-en-queue au-dessus de ma tête tout à l'heure était une invitation à ouvrir les

livres de haïkus où je lis dans l'introduction qu'après avoir été fonctionnaire pendant plusieurs années Bashô s'est décidé à se consacrer entièrement à la poésie et à vivre en ermite ? Faut-il quitter la sphère du travail pour voir le monde autour de soi et écrire des haïkus ? C'est en tout cas le choix que fait Bashô qui fonde ce qu'il appelle le "Bashô-an", soit "l'ermite du bananier" avant d'entreprendre plusieurs voyages à travers le Japon pour ne pas se figer dans la posture de l'ermite. Il revient une dernière fois à son ermitage, mais devenu célèbre il reçoit trop de visites et d'invitations officielles, et, malade, affaibli, il décide de partir à nouveau pour un long voyage au cours duquel il mourra.

En lisant l'introduction au volume de haïkus de Bashô (traduction, adaptation et édition établies par Makoto Kemmoku et Dominique Chipot), je découvre un aspect de la poésie japonaise que j'ignorais, sa nature collective. La poésie s'écrit très souvent à plusieurs, au cours de rencontres qui peuvent prendre la forme de concours. Le monde apparu au huitième siècle est un double kata-uta (chant en une partie), et il est écrit par deux auteurs. Œuvre individuelle, le tanka/waka qui apparaît plus tard a évolué vers une œuvre à deux voix, un échange poétique. Apparu au douzième siècle, le renga (poésie en chaîne) est composé par un groupe de huit poètes. A l'époque Edo, on organisait des maekuzuke, concours très prisé lors duquel un poète de-

vait répondre à un poème en rythme 7/7 par un autre poème en en 5/7/5. Cette pratique rappelle les concours de poésie chez les troubadours en pays d'oc, le Consistoire du Gai Savoir ou de la Gaie Science. Devenu ermite, Bashô continue cette tradition, accueille des disciples, leur rend visite au long de ses voyages, séjourne chez eux parfois plusieurs mois pendant lesquels il rencontre d'autres poètes pour des séances de travail qui lui permettent de dispenser un enseignement autour de sa pratique du haïku. Plusieurs de ses disciples réalisent des compilations « sous l'œil vigilant du Maître », ces recueils peuvent réunir jusqu'à cent ou deux cents poètes. Le haïku, s'il s'écrit en solitaire et à l'écart de l'agitation du monde, s'inscrit donc dans une démarche collective qu'il ne faut pas perdre de vue. Tourner le dos à un siècle agité, ce n'est pas mépriser l'humanité et s'en détourner, mais aller vers elle (parfois) par d'autres chemins. Une image du paille-en-queue est réapparue aujourd'hui, mais une bien pauvre image : une silhouette grossière et noire tatouée sur la peau d'un homme, au niveau de l'épaule gauche, à côté d'autres tatouages de qualité médiocre. On aurait dit des gribouillis ou des graffitis maladroits, aucune forme noble. Tout en haut du dos, sous la nuque, quelques grandes lettres en écriture déliée, mais le mot n'avait aucun sens. Un tatouage de ce qui paraissait être un dragon couvrait une cuisse, un personnage de manga la bouche ouverte l'autre cuisse, mais encore une fois tout cela était fait si grossièrement qu'on reconnaissait avec peine de quoi il s'agis-

sait. J'ai vu d'autres hommes tatoués, notamment au niveau des jambes, c'était beaucoup mieux fait, des symboles maoris, sans doute avaient-ils vécu en Polynésie et ressenti le besoin de ramener ces images marquées sur eux comme une preuve qu'ils avaient vécu sur ces îles lointaines qu'on associe encore à une forme d'exotisme. La plupart de ces hommes tatoués étaient bronzés, maigres, musculeux, portaient une barbe, la trentaine, alors je me suis dit qu'avec un corps aussi stéréotypé ils avaient peut-être cherché à exprimer quelque chose d'eux-mêmes à travers ces symboles, j'ai pensé aussi que plus on avait un corps stéréotypé ou correspondant à certains codes de l'époque, plus on devait avoir envie d'y inscrire des images originales ne serait-ce que pour se détacher du lot, exprimer une originalité permettant d'être reconnu comme un exemplaire unique de l'espèce des stéréotypes humains du premier quart du vingt-et-unième siècle, je me suis aussi imaginé certains d'entre eux comme de simples supports pour des créations apparues spontanément, comme des corps sur lesquels, un beau matin, ces dessins grossiers et sombres, ces symboles d'un monde disparu seraient apparus, un peu comme dans le court récit de Kafka où un homme se prépare à retrouver des amis pour aller faire une randonnée avec eux quand il se rend compte au moment de s'habiller qu'une grande épée, une épée de chevalier du Moyen-âge, est plantée dans sa nuque, peut-être tous ces hommes tatoués sont-ils simplement hantés par des figures fantastiques et

par des symboles d'une autre culture, peut-être ne les ont-ils pas choisis, ces tatouages qu'ils semblent porter fièrement, peut-être sont-ils apparus une nuit sur leur corps, peut-être ont-ils d'abord été effrayés, puis ils se sont habitués en voyant que la même mésaventure était arrivée à d'autres hommes au corps stéréotypé comme eux, peut-être ont-ils même éprouvé de la fierté et du bonheur qu'on puisse désormais, grâce à leurs tatouages, les reconnaître, les distinguer des autres hommes au corps stéréotypé, peut-être se sont-ils même dit et cherchent-ils à présent à faire croire à leur entourage que, oui, contre toute attente, ils ont une *vie intérieure*.

Un jour j'ai emmené l'enfant au muséum d'histoire naturelle et depuis c'est l'enfant qui m'emmène quasiment tous les jours au muséum d'histoire naturelle « voir les animaux ». Ils sont dans des vitrines, empaillés, il y a un renard blanc, un tigre, un chimpanzé, des lémuriens, des manchots en face d'une carte des îles Kerguelen, il y a quantité d'oiseaux et de poissons, des coquillages, des insectes, un crocodile, des tortues de terre et de mer, les tortues de terre sont géantes, l'enfant voudrait monter sur le dos de la plus grande, le gardien lui permet de poser devant elle une main sur sa tête pendant que je prends la photo, le gardien d'origine chinoise peut-être un peu simple d'esprit comme on dit en profite pour me faire une leçon sur la différence de qualité entre les photos prises avec un téléphone portable (comme

celles que j'ai prises lors de précédentes visites) et celles que je fais avec l'appareil photo que j'utilise aujourd'hui, il répète la même chose une dizaine de fois en essayant d'approfondir mais visiblement n'y parvient pas, je suppose que s'ennuyant tout seul dans la salle du dodo mauricien (enfin un squelette et une reconstitution en plâtre car l'oiseau fait partie des espèces animales disparues, une des premières espèces animales exterminées par l'homme, depuis la liste s'est allongée et ne cesse de s'allonger à un rythme toujours plus rapide), il saisit la première occasion de dialoguer avec un visiteur, alors pourquoi pas la différence de qualité entre les photos prises avec un téléphone portable et celles prises avec un appareil photo, tous les animaux empaillés sont installés dans des vitrines (à part le lion posé sur un socle en hauteur juste sous le plafond), tous les animaux empaillés sont installés dans des vitrines ou plutôt ils sont intégrés à une histoire à un scénario écrit à l'avance dans une action dans une scène naturelle, le taxidermiste a dû respecter le scénario que le musée avait écrit à l'avance ou c'est le musée qui a cherché des animaux empaillés correspondant à l'action que le responsable de ces *collections animales* (je crois que c'est comme cela qu'on dit) voulait *mettre en place*, tous les animaux empaillés sont évidemment morts mais ils doivent inspirer un sentiment de vie aux visiteurs, c'est en cela que la taxidermie telle qu'elle est présentée dans une vidéo à la sortie du musée peut être considérée comme un art, en tout cas c'est ce que semble (vouloir) dire la vi-

déo, sur l'écran on voit un tigre mort debout sur ses quatre pattes des pinces à linge en bois fixant ses oreilles rondes dressées, rien n'est laissé au hasard pour inspirer un sentiment de vie aux visiteurs découvrant les mises en scène d'animaux empaillés, les lémuriers empaillés sont plusieurs accrochés à une branche et fixent le visiteur de leurs yeux morts donnant une impression de vie troublante, les lémuriers empaillés aux poils soyeux et si colorés marrons beiges blancs fixent le visiteur tout en jouant les uns avec les autres ou plutôt tout en jouant une scène de jeu pour le visiteur derrière la vitrine, dans la même salle il y a d'autres lémuriers empaillés de taille plus ou moins grande qui jouent diverses scènes, un singe aux poils clairs dont j'ignore l'espèce (un macaque peut-être) est attaché à une branche la tête levée le regard dirigé vers le plafond, dans la même salle face aux deux fenêtres donnant sur le parc il y a un coelacanthe poisson préhistorique énorme vivant dans les profondeurs sous-marines dont on pêche parfois un exemplaire, dans d'autres vitrines les tortues marines sont disposées sur une surface couverte de sable qui figure une plage tropicale, elles y ont pondu leurs œufs et leurs petits courent sur le sable pendant que des oiseaux marins empaillés accrochés en l'air les ailes grandes ouvertes au-dessus s'apprêtent à plonger sur eux pour les attraper et les dévorer, cette scène de chasse n'en finit pas, toutes les autres scènes d'animaux empaillés n'en finissent pas, le crocodile au corps en mouvement gueule ouverte n'en finit pas

de refermer sa mâchoire aux crocs étonnamment blancs sur la main de l'enfant qui y est posée, tous ces animaux empaillés sont beaux splendides et enchantent l'enfant, tous ces animaux empaillés ont la beauté de certains cauchemars, on ne cesse d'y revenir, leurs images vous hantent, si vous les avez vus une fois vous ne les oubliez jamais, et si vous le voyez et les revoyez pendant des semaines alors vous savez que vous n'oublierez jamais cet univers de cauchemar si doux si joyeux pour l'enfant qui court d'un animal à l'autre en poussant des cris et en nommant chacun des animaux pour la première fois, comme si tous les animaux empaillés vivaient déjà dans sa tête, et oui ils vivent déjà dans sa tête, mots et images, *collections animales*. Aujourd'hui j'ai rouvert les cours et séminaires au Collège de France donnés par Roland Barthes pendant les années 1978-79-80, j'ai lu les séances du 6 et du 13 janvier consacrées au haïku alors que par le passé j'avais surtout lu les pages sur le roman, sur l'écriture du roman, pendant pas mal d'années je me suis détourné du haïku après une longue période pendant laquelle je me suis beaucoup intéressé au haïku, je n'ai lu que ces deux séances aujourd'hui les cours que consacre Barthes au haïku dure jusqu'au mois de mars 79 et je vais les lire, aujourd'hui j'ai noté quelques phrases comme: « Je m'occupe du haïku *pour moi*, sujet français qui en lit des traductions en recueil » (Barthes souligne d'emblée que la métrique propre au haïku ne peut pas être rendue en français et critique les essais de traduction en tercets 5-7-5

par Etiemble); « La Forme brève est un inducteur de vérité. (...) Poésie: seule justification: la vérité. Dans la poésie, la forme, et la forme seule, fait *toucher* la vérité; pouvoir tactile de la forme: toucher le mot, le vers, le tercet. » ; « Le haïku m'est humain, absolument humain »; « car l'énigme de l'écriture, sa vie tenace, son désirable, c'est qu'on ne peut jamais la séparer du monde »; « le haïku est *bref*, mais non pas *fini*, *fermé* ». Bien sûr, j'arrache ces phrases ou ces bouts de phrases et cela n'a pas grand sens à part pour moi, ce qui m'intéresse surtout dans ce qu'écrit Barthes sur le haïku c'est tout ce qui concerne sa nature collective que j'évoquais hier, le haïku comme « Jeu de société en somme, mais dont l'enjeu n'est pas la performance mate (mots croisés, scrabble), mais une *vibration* du monde » et cette question qu'il pose incidemment « Pourquoi pas nous ? »

Sur Facebook un écrivain raconte qu'il vient de lire une nouvelle traduction d'*Un artiste de la faim*, un récit de Kafka que j'ai moi-même traduit, il mentionne l'ancienne traduction d'Alexandre Vialatte intitulée *Un champion de jeûne*, j'écris un commentaire très bref juste pour indiquer que le terme allemand qui est au cœur du récit est *Hunger*, le récit s'intitulant *Ein Hungerkünstler*, j'ajoute que l'artiste ne *jeûne* pas mais *hungert*, c'est-à-dire qu'il *s'affame*, qu'il s'inflige la faim comme épreuve, le verbe *jeûner* c'est *fasten* en allemand, tout en écrivant ces deux

lignes je me dis que j'en ai déjà trop dit, qu'il va bien y avoir un défenseur de la traduction de Vialatte (ils sont encore nombreux, les défenseurs des traductions de Vialatte, ce sont toujours des lecteurs de Kafka qui ne lisent pas l'allemand et ont donc découvert Kafka à travers les traductions de Vialatte et ils sont tellement liés à celles-ci qu'ils considèrent toute nouvelle traduction comme plus ou moins sacrilège), il va bien y en avoir un pour me répondre et ne pas supporter que je critique la traduction de *Ein Hungerkünstler* par *Un champion du jeûne*, vingt minutes plus tard le défenseur de la traduction de Vialatte surgit en réponse à mon commentaire ponctué marqué d'un smiley en pleurs, il se présente comme un « ex-germaniste », je ne comprends pas bien la notion d'« ex-germaniste » et en quoi elle permet de donner un avis sur la traduction de Kafka car de mon point de vue il ne s'agit pas de donner un avis, bien entendu la traduction est aussi une affaire de subjectivité de rapport personnel à la langue mais elle est en premier lieu un travail qui se base sur une connaissance objective de la langue, je pourrais répondre m'engager dans une discussion développer ce que j'ai écrit brièvement dans mon commentaire qui repose sur un travail de plusieurs semaines passées à traduire *Un artiste de la faim*, le défenseur de la traduction de Kafka par Vialatte ajoutant que les traductions de ce dernier ont été injustement dénigrées je pourrais citer le traducteur Georges-Arthur Goldschmidt (un des plus grands traducteurs de l'allemand vivant) qui, dans un récent

entretien, fait un portrait de Vialatte traducteur de Kafka assez peu flatteur, pointant ses lacunes en allemand, ce qui est *objectivement* vrai puisque même les éditions Gallimard ont fait corriger les traductions de Vialatte par Claude David dans l'édition de Kafka dans la Pléiade, les héritiers de Vialatte s'étant cependant opposés à ce qu'on y touche ont dû mettre les corrections de David en notes, mais il y avait bien *objectivement* de graves erreurs dans les traductions de Vialatte, et j'insiste sur cette question de l'objectivité, non, la traduction n'est pas qu'une affaire de subjectivité, le traducteur n'est pas un auteur à part entière mais quelqu'un qui part d'un texte déjà existant et en respecte ou doit en respecter la structure et la nature grammaticales syntaxiques *la langue*, il ne peut pas faire n'importe quoi et traduire *hungern* par *jeûner* parce que si Kafka avait voulu mettre en scène un artiste du jeûne (avec la connotation religieuse que cela implique) il aurait employé le verbe *fasten*, cela est objectivement vrai, d'où l'importance du mot *faim* dans le titre et dans le texte; d'où la recherche d'un verbe correspondant à *hungern* en français, le traducteur doit mettre en relief les spécificités du texte pas glisser dans un autre registre lexical sonnait soi-disant mieux à l'oreille du lecteur français, il ne s'agit pas d'avoir un avis d'ex-germaniste une sensibilité un goût ou je ne sais quoi mais de produire un travail d'être au travail dans la langue et d'engager une discussion à partir de ce travail et pas à partir d'une émotion spontanée, je n'ai pas répondu je n'ai pas discuté avec l'ex-

germaniste inconditionnel de Vialatte traducteur de Kafka, je ne suis pas allé chercher l'entretien de Goldschmidt dans mes archives car j'aurais perdu un temps fou, je n'avais aucune envie de m'expliquer de me justifier, je me suis tu et je n'ai pas discuté, non par sentiment de supériorité ou parce que j'étais en colère mais à cause de ce que je viens de dire sur ces notions d'avis/subjectivité et d'objectivité/travail, j'ai préféré me taire et me souvenir de cet homme de cet artisan qui faisait des fourches en bois dans ce village de Savoie où j'ai passé des vacances enfant, il travaillait dans une vieille maison à l'entrée du village, est-ce que je suis allé un seul jour est-ce qu'un seul des touristes qui passaient ses vacances dans le village serait allé lui donner son avis sur son travail et sur la qualité de ses fourches ? Non, personne, tout le monde lui foutait la paix et respectait son travail sans chercher à savoir si ses fourches étaient plus belles que celles d'un autre artisan, personne n'avait d'avis sur son travail et tout le monde le laissait travailler dans son coin, personne ne se sentait le droit ni la légitimité de dire si ses fourches étaient de bonne ou mauvaise qualité, tout le monde lui faisait confiance car il n'y avait parmi les touristes aucun ex-artisan menuisier et s'il y en avait eu un pas sûr qu'il aurait osé donner son avis à François dans son atelier car je suppose que François se serait alors servi de l'une de ses fourches pour que l'ex-artisan menuisier qui n'avait sans doute jamais fabriqué de fourche puisse faire l'expérience de leur efficacité, François m'a emmené un jour pêcher des

truites avec lui dans le ruisseau qui traversait le village, il connaissait un coin où il venait toujours et où nous avons pêché quelques truites en silence, je l'ai regardé faire, j'ai admiré ses gestes, j'ai savouré ce moment avec lui, je me suis tu et j'ai regardé, je n'avais aucun avis ni conseil à lui donner concernant la pêche à la truite et personne au village n'en aurait eu, François savait pêcher la truite et personne n'avait de conseils ni d'avis à lui donner, après avoir lu le commentaire de l'ex-germaniste défenseur des traductions de Kafka par Vialatte j'ai pensé à François et à ses fourches, je me suis dit que la traduction était ou devait être une espèce d'artisanat, travail prioritairement objectif sur la langue et pas je ne sais quel appel à la subjectivité du lecteur, personnellement je n'ai pas d'avis sur les traductions de Dostoïevski ou de Bashô, je ne connais ni le russe ni le japonais, je n'ai pas d'avis sur le travail des autres dont j'ignore tout, je regarde les ouvriers dehors aplanir le terrain où l'on a démoli un bâtiment pour y construire un parking et vraiment je n'ai pas d'avis sur leur travail et je serais incapable de descendre de chez moi pour aller leur dire ce que je pense de leur travail, il y a désormais un tas d'abrutis (je n'ai pas d'autre mot) qui circulent sur le net et qui ont un avis sur tout et surtout sur des choses dont ils ne comprennent rien, je me dis qu'il y en a toujours eu certes mais que le web les a rendus visibles, ou alors autre hypothèse que le web étant essentiellement un espace d'échanges et d'interactions ceux qui y sont actifs se sont transformés en donneurs d'avis sur

tout, en spécialistes en tout, capables de donner un avis sur la traduction de Kafka comme sur le réchauffement climatique, incollables puisque le savoir est soi-disant à la portée de tout le monde via le web, je n'en peux plus de ces gens, je ne veux plus les voir, j'ai bloqué l'ex-germaniste et je bloque tous les donneurs d'avis sur tout, je travaille foutez-moi la paix avec vos avis allez plutôt pêcher la truite.

Tu cherches à élucider ton rapport ancien au haïku tu lis un essayiste un sémiologue Roland Barthes pour essayer d'élucider ton rapport ancien au haïku dont tu t'es détourné, tu cherches à comprendre pourquoi tu t'es détourné un jour du haïku et de la poésie dite asiatique (chinoise & japonaise), pendant des études de littérature comparée tu avais suivi un cours sur la poésie chinoise donné par un professeur américain à moitié fou mais cela remonte à pas mal d'années, tu as lu une centaine de pages de *La Préparation du roman* consacrées au haïku pages riches pages passionnantes à certains endroits, tu as souligné et noté des passages comme « une langue n'est pas seulement un appareil de communication, mais aussi un appareil d'institution du sujet - de création » ou « le haïku va vers une individuation intense », tu as bien noté que pour Barthes le haïku est l'expression absolue d'un individu à travers une « langue autonome... névrotiquement censurée, refoulée par la civilisation grégaire d'aujourd'hui », lecture du haïku à la sauce nietzschéenne qui te permet

de comprendre un peu pourquoi cette poésie t'a tellement touché à une époque où tu lisais également Nietzsche (ce que tu as beaucoup de mal à faire aujourd'hui), tu as recopié en particulier ces quelques lignes: « Poésie = pratique de la subtilité dans un monde barbare. D'où nécessité aujourd'hui de lutter pour la Poésie: la Poésie devrait faire partie des « Droits de l'homme », elle n'est pas « décadente », elle est subversive: subversive et vitale », tu as lu toutes ces pages de Barthes sur le haïku, une vingtaine chaque matin et ce que tu as apprécié c'est évidemment le rapport sensible aux haïkus eux-mêmes cités par Barthes, sa délectation à les citer et à analyser les raisons qui font que tel ou tel haïku peut lui plaire plus qu'un autre, tu as lu cette centaine de pages avec plaisir et intérêt mais il faut bien te reconnaître aussi que cette lecture t'a « asséché », oui c'est le mot qui t'est venu à l'esprit cet après-midi alors que tu cherchais à comprendre le malaise qui s'emparait progressivement de toi à la lecture de Barthes, « cette lecture m'a asséché » t'es-tu dit bizarrement alors que tu n'as pas l'habitude d'employer ce mot, comme si en effet cette lecture de Barthes sur le haïku ne t'avait pas communiqué une substance emplie de quelque chose mais plutôt vidée et « asséché », quoi ? – le cœur, l'esprit, l'âme, je ne sais quoi en fait, mais la sensation d'assèchement est là alors que les jours précédant ta lecture de Barthes tu étais plongé dans *Le Livre de l'intranquillité* de Pessoa qui malgré le désespoir et souvent le nihilisme qui s'y expriment t'avait rempli d'un vrai bonheur de

toutes sortes d'émotions et conduit même à écrire toi-même, comment était-il possible que la lecture de Barthes ait produit l'effet inverse, est-ce que le deuil de la mère évoqué à un endroit pouvait expliquer ce sentiment d'assèchement cette tristesse cette mélancolie que t'avaient transmis ces pages, ou bien était-ce plus fortement l'affirmation de cette « individuation intense », un égotisme revendiqué propre à l'artiste de haïku et au lecteur de haïku qui avait provoqué ce sentiment d'assèchement, est-ce que cette « individuation intense » correspondait à quelque chose qui te mettait mal à l'aise ou qui depuis Barthes avait pris une autre dimension que tu découvrais par hasard en lisant en ligne quelques mots oh juste quelques mots de l'un de ses disciples, bizarrement celui qui avait réalisé l'édition de *La Préparation du roman*, quelques mots à propos des Gilets jaunes en France (« gilets jaunes dont le nihilisme ne promet que la dérision des fins »), y avait-il un lien entre ce mépris de classe (et le refus de comprendre quoi que ce soit à ce mouvement populaire en s'arcboutant sur les discours de propagande du pouvoir) qui s'exprimait dans ces quelques mots et l'esthétisme fin de siècle dernier de Barthes s'affirmant à travers d'une « langue autonome » que serait la littérature et en particulier la Poésie (avec une majuscule bien sûr), y avait-il un lien entre les deux qui pouvait expliquer le sentiment d'assèchement que tu ressentais après avoir lu ces cent pages de Barthes sur le haïku ? Il y avait pourtant des passages heureux et même joyeux dans ces pages, des

pensées allègres comme celles sur le chien et l'affect, Barthes écrivant : « les chiens... m'intéressent, me passionnent ; parce qu'ils sont de l'affect pur... ils sont fascinants parce qu'étant imbibés d'homme, ils sont cependant les hommes sans la raison (et la folie) ». Et encore cette invitation extravagante (enfantine ?): « Imaginez (vraie science-fiction) un homme qui aurait la puissance d'expression d'un chien, dont l'affect serait, à la lettre, *im-médiat* et cela à chaque seconde: quel délire ! », et Barthes de qualifier la « queue du chien » de « super-visage » parce que « son agitation suit les sollicitations de l'affect avec une rapidité de nuances dont aucun visage, si mobile qu'il soit, ne peut approcher la subtilité », subtilité mot qu'emploie Barthes quelques pages auparavant pour définir la Poésie (« pratique de la subtilité dans un monde barbare ») mais que dans les faits il « pratique » à l'écart de la foule, dans une chambre, occupé par son deuil, est-ce ce rapport mélancolique à la langue autonome de la Poésie et du haïku qui t'a mis mal à l'aise quand la seule page si joyeuse sur le chien à l'affect pur te semblait ouvrir une compréhension différente du haïku (voir les pages de l'anthologie de Coyaud sur les haïkus comiques et on sait que la liberté de ton de l'Ecole du Danrin (Forêt des Bavardages) est une des sources du haïku tel que pratiqué à l'Ermitage au bananier) - retour à Bashô donc ?

A chaque fois que je vois un animal empaillé à forme humanoïde je pense à un écrivain de la rentrée littéraire, j'ignore pourquoi, je sors mon appareil photo, je le prends accroché à sa branche et je me dis « on dirait un écrivain de la rentrée littéraire », je sais, c'est stupide, mais je ne peux pas m'en empêcher. Dis, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi, tu ne vas pas commencer à te moquer à critiquer tous ces valeureux écrivains que tu vois depuis des semaines se préparer à cette épreuve balançant des posts et des tweets avec des photos de leur nouveau livre, hein, tu ne vas pas commencer à faire comme tous ces gens qui n'ont lu aucun des 500 livres qui sortent et qui n'en liront peut-être aucun et se permettent pourtant de les critiquer de se moquer de leurs auteurs sans les avoir lus ? Tu n'as rien à faire de mieux ? Je n'ai rien à dire, surtout, rien à dire à propos de la rentrée littéraire et de ses auteurs, c'est juste une vision que j'ai à chaque fois que je passe devant la vitrine des lémuriens, cette vitrine me fait penser à celle d'une librairie sauf qu'au lieu de mettre des animaux empaillés on y a mis des écrivains vivants qui parlent et qui bougent accrochés à leur nouveau livre, on a mis des écrivains vivants dans toutes les vitrines des librairies de France et des gens passent et les regardent sans les entendre car le verre de la vitrine est trop épais, voilà la vision que j'ai quand je passe devant la vitrine des lémuriens empaillés, je sais, ce n'est pas drôle, c'est stupide même. Pourtant ce matin tu me racontais cette histoire, nous étions assis toi et moi à la minuscule

terrasse de ce snack donnant sur la rue d'un quartier tranquille, en face il y avait le mur derrière le mur le stade qu'on ne voyait pas et devant le mur cet arbre et tu me racontais l'histoire de l'homme qui passait sa vie à regarder pousser les arbres, tu me racontais qu'il avait cessé de travailler un jour et que revenant de Pôle emploi il avait commencé à *observer* un arbre, oui à *observer* tu as dit comme s'il s'était agi d'un animal d'un être en mouvement dont il avait noté chacun des gestes mais non c'était un arbre, les arbres *vivent* m'as-tu dit les arbres ont une vie qu'on ne voit pas parce qu'elle est *apparemment* immobile, tu as insisté sur *apparemment*, les arbres vivent mais nous ne les voyons pas vivre nous ne les voyons pas *grandir* ou *pousser* avons-nous coutume de dire mais à vrai dire (as-tu continué) ils ne *grandissent* pas ils ne *poussent* pas ces verbes ne conviennent non ils *vivent* ils ont une vie à eux que l'homme ne voit pas aveugle à cette vie de l'arbre, tu me racontais l'histoire de cet homme qui après avoir cessé de travailler et revenant de Pôle emploi s'était arrêté devant un arbre un des beaux arbres de ce pays comme celui que nous avons devant nous à la minuscule terrasse de ce snack où nous étions assis ce matin, tu me racontais son histoire depuis le premier jour comment il s'était assis devant l'arbre et avait commencé à l'observer ou plutôt à observer sa vie ce qui consistait disais-tu à ne plus penser qu'à l'arbre et à sa vie, tu racontais que l'homme n'avait d'abord pas vu grandchose sinon l'habituel frémissement des feuilles de l'arbre quand le vent soufflait

que les quelques voitures qui passaient le gênaient dans cette observation, tu racontais que l'homme après plusieurs jours d'observation plusieurs semaines d'observation avait commencé à développer de nouveaux organes le rendant plus sensible à la vie de l'arbre, est-ce que c'était un conte te demandais-tu est-ce que c'était ce qu'on appelle une histoire vraie, la tienne peut-être ? Oui, je me souviens t'avoir raconté cette histoire, une histoire inachevée puisque je n'ai pas fini de te la raconter, mais en rentrant à la maison *j'ai mis le nez dans l'ordinateur* (je ne vois pas de meilleure expression, car ce que nous faisons de plus en plus dans l'ordinateur ce n'est ni écrire ni parler ni écouter ni lire mais renifler comme les chiens), et le nez dans l'ordinateur je me suis dit que je n'avais rien à dire non rien à dire sur la rentrée littéraire car en effet je n'ai lu aucun des livres qui viennent ou sont en train de paraître, et c'est là que j'ai reniflé un article de pseudo-critique littéraire où il était question d'une affaire familiale car comme tu le sais la plupart des romans de la rentrée littéraire ont pour sujet des affaires familiales qu'on pourrait lire dans le journal seulement au lieu de faire un article les écrivains de la rentrée littéraire font un roman de deux cents pages mais passons car je n'ai vraiment rien à dire à ce sujet non vraiment rien, dans cet article que je reniflais en bon toutou en ligne il était question d'un fils et de son père, dans la plupart des romans de la rentrée littéraire il y a très souvent un conflit entre un père et son fils mais passons car je n'ai rien à dire à ce sujet vrai-

ment rien, toute l'affaire familiale combinait fiction et réalité, le fils dans son roman racontait que le père l'avait martyrisé quand il était enfant et le père le vrai père de l'auteur réagissait dans la presse en écrivant dans une lettre qu'il avait pu avoir la main lourde avec son fils mais que c'était une autre époque et que ce que le fils racontait dans son roman n'avait jamais eu lieu, le journaliste pseudo-critique littéraire commentait en défendant la thèse assez commune que cela n'avait évidemment jamais eu lieu puisque c'était une fiction et que donc le fils avait parfaitement le droit de calomnier son père en disant bien qu'il s'agissait de son père réel mais que comme c'était une fiction ce n'était pas vraiment son père réel et que la fiction lui permettait de raconter n'importe quoi, tout cela formait un nœud gordien d'une médiocrité abyssale qui passionnait les foules et que moi je reniflais avec les dites foules le nez profondément enfoui dans mon ordinateur, il y avait tout un passage où le père racontait que s'il avait eu la main lourde c'était en raison de la violence du fils jaloux de son cadet qu'il avait voulu précipiter par la fenêtre, le père finissait sa lettre en écrivant qu'il avait trouvé le roman de son fils « magnifique », oh que tout cela avait l'air crapuleux, oh que tout cela correspondait parfaitement à une opération de marketing monté par le fils ou qui sait imaginé par l'éditeur mais passons car je n'ai rien à dire sur la rentrée littéraire tu as raison je n'ai lu aucun des 500 livres qui paraissent ou sont en train de paraître et je n'ai fait que renifler cet article de presse m'y plongeant il

faut bien le dire avec délice, c'est curieux toute la saloperie moderne qu'on ingurgite avec délice bouffe politique livres, avec ce seul article j'ai complètement perdu l'histoire de l'homme qui regardait pousser les arbres mais est-ce que j'ai vraiment dit *regardait* car il me semble bien qu'il observait les arbres et puis les arbres ne *poussent* pas tu le sais comme moi ils vivent ils ont une vraie vie qui échappe au regard à l'intelligence des hommes, tu peux me dire ce que je t'ai raconté exactement sur cet homme qui observait la vie des arbres et comment ça se finit ? j'ai oublié.

Ce matin j'étais en train de lire Pessoa dans un café quand deux écrivains de comptoir sont arrivés. Tiens, me suis-je dit, la saison de la littérature de comptoir a débuté, car il y a une saison de la littérature de comptoir comme il y a une saison de la chasse au canard, en général les écrivains de comptoir savent exactement quand débute la saison de la littérature de comptoir comme les chasseurs savent exactement quand débute la saison de la chasse au canard, les deux écrivains et chasseurs ont un calendrier et ils mettent une croix à la date où commence leur saison respective, le jour où débute la chasse au canard les chasseurs se précipitent sur leur fusil et leurs munitions et partent vers les marais avec leur chien, le jour où débute la saison de la littérature de comptoir les écrivains courent hors de chez eux et vont dans leur café préféré pour y retrouver un ou

plusieurs de leurs confrères, c'est un rituel chargé sur le plan symbolique, l'écrivain de comptoir a son comptoir attitré et tous les ans à la même date il y retourne en sachant qu'il va y retrouver des visages connus et qui sauront le reconnaître, j'étais là assis à lire Pessoa quand j'ai entendu les deux écrivains de comptoir discuter - de quoi, je n'ai pas trop remarqué d'abord - puis en tendant un peu l'oreille j'ai entendu qu'il était question de l'Europe, apparemment les deux écrivains de comptoir venaient de publier un livre où il était question de l'Europe, je jetais un coup d'œil sur les deux écrivains de comptoir, l'un était un peu gras et portait des baskets, l'autre avait un physique passe-partout ancien prof apparemment, mais je détournais assez vite le regard parce que je ne voulais pas qu'ils aient le sentiment que je m'intéressais à ce qu'ils pouvaient raconter, j'étais de toute façon obligé d'entendre ce qu'ils disaient puisque j'étais assis à quelques mètres, l'Europe l'Europe l'Europe ils avaient des idées sur l'Europe j'étais impressionné car je suis personnellement incapable d'avoir des idées sur l'Europe, visiblement les deux écrivains de comptoir faisaient partie de cette catégorie d'écrivains qui écrivaient des livres pleins d'idées, les idées ça traîne partout dans les rues me dis-je souvent, il suffit de se baisser et les écrivains de comptoir ramassent les idées qui traînent, bien sûr il y a une autre catégorie d'écrivains de comptoir qui écrivent des livres sans idées absolument vides d'idées des livres recyclables à l'infini avec des personnages papa maman le fils la fille

l'amant la maîtresse etc. et un style tout à fait neutre reproductible à l'infini, ils viennent aussi au comptoir raconter leurs histoires tout à fait vide d'idées et ils revendiquent ce vide d'idées car leur fonction à eux c'est de raconter des histoires, mais il y a aussi et de plus en plus d'écrivains de comptoir qui écrivent des livres pleins d'idées qu'ils ont ramassées à droite à gauche, leurs livres sont aussi recyclables mais ça se voit moins parce qu'ils font des efforts pour avoir des idées un peu originales et même *witzig* comme disent les romantiques allemands le Witz étant une capacité à associer les éléments les plus disparates voire opposés afin de produire un effet chimique surprenant, les écrivains de comptoir de ce matin s'amusaient à associer Luther et Juncker, je ne voyais pas le rapport mais eux le voyaient, c'était formidable et je comprenais alors qu'à côté des écrivains de comptoir qui ramassaient des idées un peu partout pour remplir leurs livres il y avait des écrivains de comptoir qui associaient les faits historiques les plus éloignés (cinq siècles entre Luther et Juncker !) pour produire les idées les plus extravagantes, « sers-toi de la baguette magique de l'analogie » avait écrit Novalis dans *La Chrétienté ou Europe* sauf que Novalis était doué d'un génie proprement romantique que ne possédait aucun de nos deux écrivains de comptoir qui continuaient à pérorer comme si le monde entier les écoutait, la saison de la littérature de comptoir avait débuté saison où tous les micros et les caméras sont dirigés vers tous les écrivains de comptoir du pays, les idées des écri-

vains de comptoir sont comme des néons suspendus au-dessus de leurs livres Juncker - BHL - Tintin et Le Sceptre d'Ottokar sont les néons qui clignotent au-dessus des livres des écrivains de comptoir, les écrivains de comptoir qui remplissent leurs livres d'idées ne travaillent pas sur le même segment que les écrivains de comptoir qui écrivent des livres absolument vides d'idées qui peuvent être recyclés à l'infini, il y a désormais un segment stratégique de clientèle littéraire qui ne se reconnaît pas du tout dans les livres absolument vides d'idées commercialisés tout au long de la saison de la littérature de comptoir, ces lecteurs appartiennent à un segment de clientèle littéraire tout à fait particulier auquel il faut vendre des idées et pas n'importe quelles idées des idées originales des idées invraisemblables des idées tout à fait débiles qui donnent l'illusion de la plus grande intelligence conceptuelle voire même du génie, des idées sur l'Europe le changement climatique le populisme la mutation numérique des idées pseudo-géniales sont produites désormais à la chaîne avec à l'intérieur des personnalités intellectuelles et littéraires bien identifiables, ce matin les deux écrivains de comptoir discutaient de BHL et de Houellebecq, l'un des deux écrivains de comptoir avait créé un personnage BHL dans son livre et l'autre écrivain de comptoir trouvait que « c'était une bonne idée de lui donner un rôle important dans le roman », car « BHL est emblématique de ce masque romantique cachant une indifférence sociale de classe », BHL était une marque un identifiant

marketing tout à fait essentiel pour la réussite commerciale du roman chez les lecteurs appartenant au segment de clientèle littéraire visé, à aucun moment les deux écrivains de comptoir n'avaient parlé d'écriture et de questions littéraires qui auraient inmanquablement barbé le segment en question, est-ce que leurs livres existaient derrière leur échange d'idées je n'en étais pas sûr, en tout cas eux semblaient convaincus d'avoir écrit un livre et leurs lecteurs futurs seraient eux aussi convaincus d'avoir lu un livre ce qui était bien l'essentiel, les deux écrivains de comptoir ont encore discuté longtemps, la saison de la littérature de comptoir venait juste de commencer et ils avaient tout un stock d'idées en réserve j'étais impressionné quand même, est-ce que l'esprit humain peut générer autant d'idées autant d'idées plus débiles les unes que les autres, j'avais presque envie de rester à les écouter pour voir combien de temps ils pouvaient tenir à discuter ensemble ou plutôt à échanger des idées pseudo-géniales débiles puis j'ai senti l'appel du silence là dehors dans les rues, l'appel du silence que je trouvais à chaque page de Pessoa, là dehors dans les rues, et je suis sorti.

Hier j'étais dans la voiture je roulais sur le boulevard face à l'océan, le ciel était gris, mais d'un gris quand même éclairé par la lumière du soleil au-dessus des nuages, les nuages se forment souvent à l'intérieur de l'île et avancent vers la côte au fil de la journée,

les nuages couvrent souvent l'île pendant que tout autour de l'île le ciel est dégagé phénomène curieux, je roulais sous ce ciel gris et un peu pesant de la fin de l'après-midi tout en jetant quelques coups d'œil vers l'horizon dégagé, je sortais du boulevard la tête pleine de cette grisaille tropicale qu'on méconnaît souvent à l'autre bout du monde en pensant qu'il fait toujours beau sous les tropiques alors qu'il fait souvent gris que le ciel est souvent chargé de nuages de nuages qui se forment à l'intérieur de l'île et avancent vers la côte tout en étant éclairés par la lumière du soleil au-dessus, il y a des journées qu'on commence dans le bleu et qu'on finit dans le gris puis le noir évidemment, évolution des couleurs dégradé qui se développe aussi dans le crâne au fil de la journée, une fois sorti du boulevard je me suis retrouvé dans une file de voitures qui attendaient que le feu rouge passe au vert et à ma droite j'ai vu ce bâtiment de facture modeste juste un rez-de-chaussée avec une enseigne de couleur noire et j'ai vu quelques hommes debout devant ce bâtiment de facture modeste avec une enseigne de couleur noire où étaient affichées en blanc les lettres AVOCATS D'AFFAIRES, je suis passé souvent devant ce bâtiment sans voir qu'il s'agissait d'un cabinet d'avocats d'affaires, pourtant j'ai été souvent arrêté à ce même endroit attendant dans une file de voitures que le feu rouge passe au vert mais je n'ai jamais regardé ou plutôt si j'ai regardé mais sans faire attention à cette enseigne et puis sans doute n'avais-je encore jamais vu quelqu'un devant juste des voitures, là il y

avait ces quatre hommes postés devant le bâtiment et comme j'avais quelques dizaines de secondes à attendre dans la file de voitures que le feu rouge passe au vert j'ai pu faire attention à l'enseigne et observer un peu les quatre hommes, je n'avais que ça à faire à vrai dire, ou bien était-ce plutôt à cause du ciel gris et un peu pesant de l'après-midi que j'avais remarqué ces quatre hommes qui se tenaient à quelques mètres de moi debout les uns à côté des autres et en même temps debout les uns face aux autres formant une espèce de carré, j'étais soucieux peut-être voulais-je simplement penser à autre chose en observant les quatre hommes debout les uns face aux autres formant une espèce de carré, de toute façon je n'avais pas le choix ils étaient là mais j'aurais très bien pu ne pas les voir absorbé par la musique de Chopin à l'intérieur de la voiture, j'écoute surtout Schubert et Chopin ces temps-ci, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, je n'ai jamais vraiment écouté Schubert et Chopin et ces temps-ci j'écoute Schubert et Chopin sans savoir pourquoi même si au moment où j'étais dans la file de voitures à attendre que le feu rouge passe au vert j'ai trouvé que la musique de Chopin s'accordait bien avec le ciel gris et un peu pesant de la fin de l'après-midi et les quatre hommes disposés en carré devant le cabinet d'affaires, mais là non plus je ne savais pas dire pourquoi ces trois « choses » ? « éléments » ? s'accordaient bien ensemble, les quatre hommes étaient nés ici sans doute, deux d'entre eux portaient des casquettes, un homme fumait et un autre télé-

phonait, ils ne se parlaient pas ils étaient ensemble visiblement mais ils ne se parlaient pas et ce silence entre eux était curieux sinon troublant car il est rare ici de voir des groupes d'hommes comme celui-là où on ne se parle pas où chacun reste silencieux (à part celui qui était au téléphone), ils avaient tous les quatre une trentaine d'années et se tenaient silencieux casquette sur la tête pour deux d'entre eux un autre qui fumait et un autre qui téléphonait, ils se tenaient disposés en carré et ne se parlaient pas semblant attendre quelque chose devant ce cabinet d'avocats d'affaires, ils étaient habillés modestement et a priori ne correspondaient pas à la clientèle d'un cabinet d'avocats d'affaires alors que faisaient-ils ici, c'était une énigme qu'un romancier aurait peut-être résolue en écrivant une fiction à propos de ces quatre hommes attendant devant ce cabinet d'avocats d'affaires, ou qu'un réalisateur aurait peut-être lui aussi résolue en faisant un film s'ouvrant sur cette scène avec le ciel gris et un peu pesant de la fin de l'après-midi sous les tropiques et les quatre hommes disposés en carré ne se parlant pas, affaires d'argent et pourquoi pas de famille en arrière-plan que la fiction romanesque ou cinématographique aurait su *traiter* comme on dit, moi je voyais juste cette scène les quatre hommes devant le cabinet d'avocats d'affaires sous le ciel gris, j'écoutais la musique de Chopin en regardant cette scène et je voyais non pas une fiction mais la simple réalité qu'un photographe ou un peintre auraient pu représenter, une simple réalité en même temps une

énigme comme tant de scènes de rue où derrière les vitres de la voiture on voit des gens se parler sans rien entendre, une énigme que le photographe ou le peintre n'auraient pas cherché à résoudre mais simplement à représenter, en observant les quatre hommes silencieux devant le cabinet d'avocats d'affaires sous le ciel gris qui s'obscurcissait un peu car la nuit vient vite ici, en les observant deux la casquette sur la tête un en train de fumer et un en train de téléphoner indifférents les uns aux autres j'ai rêvé d'un effacement de la fiction romanesque et cinématographique laissant toute la place à la photographie et à la peinture qui se donnent pour tâche de représenter de saisir les énigmes que sont quantité de tout petits faits autour de nous, de moments insignifiants, rien que les énigmes sans jamais se poser la question de la fiction, le ciel gris s'obscurcissant autour de moi et dans mon crâne, les quatre hommes silencieux devant le cabinet d'avocats d'affaires, et Chopin tout sauf une musique de film.

Vu que tout le monde écrit sur quelque chose, sur quelqu'un, sur quelqu'une, sur quelques-uns ou quelques-unes, une époque, la vie d'une famille, raconte une histoire qui va d'un début à une fin, vu que tout le monde qui écrit *traite un sujet*, on rêve d'un dérèglement du récit, on rêve d'histoires sans queue ni tête, aux personnages qui changeraient d'identité d'une page à l'autre, et d'apparence, et d'activités, on rêve de livres où des événements se

produiraient que l'auteur n'aurait pas prévus ni organisés, un peu comme dans la vie quotidienne, hier cette tourterelle zébrée qui a sauté sur la table du café et s'est mise à circuler en m'observant de ses petits yeux cerclés de bleu, je n'étais pas sûr du nom exact de l'oiseau et j'ai cherché, le nom a surgi sur la table lui aussi, est-ce que j'avais besoin du nom sans doute, le nom des choses et des êtres composant comme un abri, vu que tout le monde qui écrit *traite son sujet*, journaliste ou écrivain, conférencier ou politicien, où est donc le récit qui déréglerait tous les sujets et en même temps les ferait exploser, il y a quelques jours l'idiot est réapparu dans ma vie, il a sonné à la porte une valise derrière lui, une énorme valise pleine d'idioties sans doute, cet idiot je le « connais » depuis une vingtaine d'années, mais en le voyant manger boire parler (car je ne l'écoute pas) j'ai réalisé que j'avais en face de moi le personnage du fabricant de bouchons de bouteille présent dans le récit *Extinction* de Thomas Bernhard, comment était-il arrivé jusqu'ici, il s'était échappé du récit et était venu sonner à ma porte une valise pleine d'idioties derrière lui, l'autre jour j'étais assis sur un banc face à l'océan ou plutôt non je ne voyais pas l'océan caché par le mur de soutènement de la promenade en revanche j'entendais les vagues, des jets d'écume bondissaient parfois au-dessus du mur j'étais assis à l'ombre d'un arbre aux feuilles rondes et épaisses et j'ai cherché le nom de l'arbre, ce matin JP m'a raconté l'histoire de son fils qui a des problèmes avec la justice, c'était étrange il racontait

cette histoire ce petit drame assez tranquillement, son fils et quelques copains à lui avaient volé la moto d'un gars qui venait de renverser un enfant de huit ans dans la rue, l'enfant est toujours dans le coma à l'hôpital, j'étais donc assis à l'ombre d'un « raisin de mer » comme on l'appelle ici (communément appelé « raisinier des bords de mer »), est-ce que connaître le nom d'un arbre change quelque chose à la vision qu'on en a, pour moi oui mais sans doute pas pour tout le monde, et pendant que je m'intéresse à la tourterelle zébrée et au raisin de mer je ne m'intéresse pas aux récits qui *traitent leur sujet* et qui vont d'un début à une fin, « Kafka fait le dimanche des promenades solitaires, il va à l'aventure, sans penser à rien » (je note), si je pense à un sujet le sujet est déjà mort, je remarque qu'occupé par des tâches sociales bien définies délimitées dans le temps on écrit aussi des livres au parcours bien défini bien délimité dans le temps, hier je me suis garé sur un parking à côté d'une voiture où il y avait deux hommes à l'intérieur, j'ai baissé ma vitre et j'ai commencé ma phrase par *excusez-moi* pour leur demander s'ils pouvaient m'indiquer un lieu précis que je ne trouvais pas, la scène suivante j'étais endormi et l'homme qui me parlait portait un masque figé dans une espèce de sourire mauvais pas un regard pour moi comme dans une scène de cauchemar, l'idiot parle allemand ce qui m'irrite car à force de parler allemand il commence à me faire détester l'allemand je préfère quand il se tait, je ne vais pas évoquer une tante idiote ici mais

je pourrais et puis cela pourrait faire un excellent chapitre d'un roman familial avec un début et une fin, le type au masque figé dans un sourire mauvais a fini par m'indiquer le chemin vers le lieu que je cherchais et j'y suis arrivé sans trop de problèmes, une fois arrivé sur le lieu précis j'ai fait demi-tour, encore une histoire ratée, aujourd'hui j'ai acheté le nouveau récit d'Alban Lefranc dont j'ai aimé les premières pages parce que j'ai eu l'impression de lire un récit dérégulé et j'espère déglingué, est-ce que les noms qu'on ne connaît pas et qui apparaissent soudain quand on les cherche un peu sont un abri pour moi sans doute, JP continuait à raconter l'histoire de son fils comme une fiction, sa femme dont il est divorcé *a pété un câble* quand la police l'a appelée vingt-quatre heures après les faits a-t-il dit, la tourterelle marchait à quelques centimètres de ma main posée sur la table en m'observant de ses petits yeux cerclés de bleu, je remarque qu'occupé par des tâches sociales et professionnelles bien définies et délimitées dans le temps notre esprit a tendance à se limiter à quelques fonctions basiques et répétées ce qui produit des idiots en série dont l'idiote allemand échappé du récit de Thomas Bernhard ancien personnage du fabricant de bouchons de bouteille devenu vacancier au bout du monde, je remarque que le travail et toute activité sociale ou familiale ont tendance à limiter et même rétrécir considérablement notre vision du monde jusqu'à une forme plus ou moins développée d'idiotie qui peut aussi trouver son expression dans un récit qui va d'un début à

une fin et *traite son sujet* que ce soit la crise des migrants l'exploitation des travailleurs précaires ou l'enfance d'un individu en particulier, je préfère lire la fiche Wikipédia de la tourterelle zébrée et une page de botanique consacrée au raisin de mer, on peut aussi lire des haïkus ou Tchouang-Tseu ou bien le nouveau récit d'Alban Lefranc pour essayer d'échapper au récit qui va d'un début à une fin et *traite son sujet*, pour essayer d'échapper à sa propre idiotie et à celle de l'idiot installé chez moi pour une durée heureusement limitée dans le temps, on peut mixer les éléments disparates, on peut écrire une page de carnet consacrée à cette opération de mixage même s'il n'est pas garanti qu'on échappera totalement à sa propre idiotie et à l'idiotie générale on peut essayer, sans oublier de partir le dimanche faire des promenades solitaires en allant à l'aventure, sans penser à rien.

Parler ces cinq minutes t'a laissé muet, voilà déjà trois jours que tu ne parviens pas à parler, ou plutôt c'est l'automate social qui parle à ta place toute la journée, mais toi tu es muet, ou plutôt il y a quelqu'un qui se tait en toi, les techniciens du désastre t'ont invité à venir parler cinq minutes dans leur lumière et tu es sorti muet, tu recraches ici et là quelques morceaux mais guère plus, la Chinoise d'une cinquantaine d'années qui t'ouvre le portail dans la nuit et te maquille en silence, le journaliste qui débarque, il vient de gagner 2000 euros sur un

site de paris sportifs et se réjouit pendant que la Chinoise le maquille, dehors il fait nuit et ici la lumière de l'écran au-dessus du miroir éclaire la pièce les cervelles des Feux de l'amour, le monde est beau la vie est belle dans toute cette lumière artificielle, un technicien t'a fait faire un tour du plateau à peine plus grand que ton salon avec des images bleues et blanches des profils de montagne ou des vagues de l'océan qui défilent à l'arrière et sur un autre écran l'île tout entière au milieu de l'océan, minuscule immensité de ce plateau avec trois petites caméras noires fixées sur des colonnes aux angles de la table caméras commandées depuis la régie à l'extérieur du plateau, la lumière du monde est produite ici, les techniciens du désastre sont des anges hommes et femmes souriants et disponibles ils passent leur vie à éclairer les esprits de leur voix de leurs images, le journaliste est un corps automatisé qui consulte ses fiches pendant le maquillage et répète certaines phrases fiches qu'il emmène avec lui sur le plateau sans cameramen où tu seras seul avec lui dans cette pièce bleue et blanche hyper lumineuse qui te fait penser aux pièces du vaisseau spatial de *2001 l'Odyssée de l'espace* que tu as revu récemment, le plateau n'est pas de ce monde et il éclaire le monde, le plateau est un vaisseau spatial où est produite la lumière du monde, le monde dehors est sombre comme l'espace intersidéral hors de l'atmosphère terrestre et le plateau animé par le corps automatisé du journaliste va l'éclairer, toi on t'a placé debout à un coin du plateau et tu dois poser pour les titres, le

journaliste automatisé répète certains mots échange quelques mots avec la régie placé lui devant le prompteur et la caméra centrale, trente secondes, vingt secondes, dix secondes, une fois que ton visage maquillé tes yeux lumineux ton corps posté au bon emplacement du plateau ont éclairé le monde on te sort du plateau et tu retournes dans la loge, tu passes devant la régie où défilent des images chargées d'éclairer le monde sur une quinzaine d'écrans devant lesquels sont assis une dizaine de corps automatisés, la lumière est en train d'éclairer la nuit des cervelles, la lumière automatise les cervelles qui savent désormais l'essentiel de ce qui se passe dans le monde obscur, il ne fait pas nuit dehors il fait jour dans les cervelles, tu as cinq minutes pour éclairer le monde à ton tour, dans vingt minutes tu as cinq minutes pour parler et éclairer le monde à ton tour, compte à rebours, tu as noté pour toi quelques expressions comme *K s'efforce d'amener le lecteur à décrypter l'absurdité et l'opacité de la vie moderne* mais tu sais que tu les auras oubliées une fois plongé dans la lumière du plateau car toi aussi tu es un personnage **K** toi aussi *tu es plongé dans un système dont tu ignores les rouages*, toi aussi tu es complètement soumis à la technique du désastre qui éclaire le monde obscur et l'amène à la clarté maximale aveuglante abrutissante oui toute cette lumière fatigue assomme, les techniciens du désastre éclairent le monde mais peu d'hommes accèdent à cette lumière, il faut savoir parler maîtriser son corps face à un autre qui vous questionne face à un public même

invisible, la lumière des techniciens du désastre n'est pas accessible à tout le monde même si elle éclaire tout le monde, ce n'est pas tout le monde qui peut participer à la production de la lumière du désastre mais seulement quelques-uns qui ne perdent pas tous leurs moyens une fois placés sur le plateau spatial volant au-dessus de l'île et de l'océan, seuls quelques-uns peuvent entrer et parler dans la lumière produite par les techniciens du désastre et toi tu n'es qu'un point minuscule producteur de quelques kilowatts tu es producteur de lumière culturelle la plus faible des lumières pour les techniciens du désastre quand *Les Feux de l'amour* produisent eux un océan de lumière qui inonde les âmes du monde obscur, on t'a ramené sur le plateau pendant le dernier reportage avant tes cinq minutes, tu as deux micros noirs devant toi et incrusté dans la table un écran où tu peux te voir, le corps automatisé du journaliste te donne quelques consignes et compte trente vingt (te pose alors la question: « Kafka c'est bien le vingtième siècle ? ») dix, tu es un personnage **K** pris dans la lumière des techniciens du désastre, tu parles dans la lumière des techniciens du désastre, tu produis un peu de la lumière artificielle éclairant le monde obscur mais une toute petite lumière cinq minutes de lumière culturelle pour dix ans de travail, tu parles tu déroules face à une série de questions tu produis tes kilowatts et derrière dans quelques cervelles ça s'éclaire un peu, tu es un personnage **K** et tu parles de **K** au cœur même de la technique du désastre.

Ce matin j'étais assis à la terrasse d'un café sur le front de mer, je lisais, ce café où j'étais assis et où je lisais est à vrai dire le seul café situé sur le front de mer, en face l'océan et si on continue tout droit Paris et la maison Heinrich Heine à dix mille kilomètres à vol d'oiseau, j'avais choisi de m'asseoir à une table de la petite terrasse, il y a la grande et la petite terrasse, la grande terrasse est plus ensoleillée mais plus bruyante car il y a plus de monde, la petite terrasse est à l'ombre et plus calme, sur la grande terrasse il y a un serveur que je connais et qui bavarde de temps à autre avec moi, sur la petite terrasse le serveur ne bavarde pas avec moi, c'est un petit homme barbu l'air sévère, sur la petite terrasse à la table qui fait l'angle avec la grande terrasse il y a un homme toujours le même qui est assis, visage de blanc européen, vautré sur sa chaise, la quarantaine souriant, il glandouille là pendant des heures assis le plus souvent à cette table qui lui permet d'observer en même temps les mouvements sur la petite terrasse et sur la grande terrasse, le petit serveur barbu qui ne bavarde pas avec moi bavarde avec lui s'appuyant d'une main sur une chaise l'autre main tenant son plateau son petit corps cambré un sourire aux lèvres quand il écoute parler l'homme qui glandouille pendant des heures, ce matin je lisais, tous les matins où je viens m'asseoir à la petite ou à la grande terrasse du café sur le front de mer je lis, dernièrement j'ai lu *Auslöschung* de Thomas

Bernhard et relu *Das Schloss* de Franz Kafka, en ce moment je lis *Le Livre de l'intranquillité* de Pessoa, je choisis toujours ce que je considère être un grand livre pour lire sur la petite ou la grande terrasse du café sur le front de mer, je relève de temps en temps le nez du livre que je suis en train de lire pour observer rapidement ce qui se passe autour de moi mais j'essaye de rester au maximum concentré sur le livre que je suis en train de lire, ce matin je lisais donc Pessoa pendant que le petit serveur barbu qui ne bavarde pas avec moi écoutait l'homme qui glandouille pendant des heures à la même table située à l'angle de la petite et de la grande terrasse, je n'entends jamais ce qu'il raconte car il y a des voitures et des camions qui passent sur la route juste derrière et c'est tant mieux, au moins cette route bruyante la seule voie de communication sur le front de mer a cette fonction appréciable de recouvrir la voix de l'homme qui glandouille, pendant que je lisais je pensais de temps en temps non pas à Paris mais à la Maison Heinrich Heine, cela fait plusieurs jours que je pense à la maison Heinrich Heine depuis que je lis le roman d'Alban Lefranc *L'Homme qui brûle*, assez lentement je dois dire trop lentement, je lis de moins en moins vite, quoique j'ai relu *Das Schloss* en quelques semaines, alors pourquoi est-ce que je lis le roman d'Alban Lefranc aussi lentement, parce qu'il y est question de la Maison Heinrich Heine à Paris ? Possible. Je suis abonné au compte Twitter de la Maison Heinrich Heine et vois régulièrement les soirées culturelles souvent intéressantes qui y

sont organisées, je me dis que si j'habitais à nouveau à Paris à dix mille kilomètres devant moi à vol d'oiseau j'irais à ces soirées culturelles même si je sais bien que c'est faux car j'ai perdu depuis longtemps l'habitude et l'envie d'aller à des soirées culturelles, j'ai même développé une sainte horreur des soirées culturelles et surtout des gens qu'on peut y rencontrer, pendant que je lisais je pensais aussi de temps en temps à l'homme qui glandouillait et glandouille tous les jours à la même table située entre la petite et la grande terrasse du café sur le front de mer, j'essayais de me représenter son activité mentale car tout homme en a une et même et peut-être surtout un homme qui glandouille, mais laquelle me demandais-je en pensant au spécimen que j'avais à quelques mètres devant moi et que je ne pouvais m'empêcher d'observer en même temps que le petit serveur barbu qui ne bavarde pas avec moi, en ce qui me concerne mon activité mentale quand je suis assis à une table de la petite ou de la grande terrasse du café sur le front de mer est fortement conditionnée par le livre que je suis en train de lire mais pas uniquement, disons que le livre me met dans un certain état propice à la rêverie voire même à la méditation (un bien grand mot j'en conviens), c'est donc une activité mentale dirigée vers l'intérieur tandis que l'activité mentale de l'homme qui glandouille est essentiellement dirigée vers l'extérieur, l'activité mentale de l'homme qui glandouille est dirigée vers l'extérieur via la parole tandis que la mienne est dirigée vers l'intérieur et une forme de

silence traversé de mots ou de bouts de phrases qui, si je devais les extérioriser, paraîtraient totalement incohérents voire fous, si je m'assois sur la petite terrasse c'est d'ailleurs pour me livrer totalement à cette activité mentale dirigée vers l'intérieur et qui ne peut trouver d'expression adéquate tandis que l'homme qui glandouille assis vautré sur sa chaise bavardant avec le petit serveur barbu corps cambré main gauche appuyée sur une chaise a une activité mentale qui trouve son expression parfaitement adéquate à travers le bavardage auquel il se livre pendant des heures, j'arrivais donc à la conclusion que l'homme qui glandouille malgré le fait qu'il glandouille avait une activité sociale supérieure à la mienne proche du néant quand je suis assis en train de lire à la petite terrasse et que je choisissais justement d'aller lire à la petite terrasse afin d'avoir une activité sociale proche ou même égale au néant, l'activité mentale de l'homme qui glandouille était donc me disais-je en adéquation parfaite avec son activité sociale tandis que mon activité mentale était en opposition parfaite avec toute forme d'activité sociale, je me taisais dirigeant mon activité mentale vers l'intérieur donc je n'avais pas d'existence sociale à proprement parler, l'homme qui glandouille bavardait avec le petit serveur barbu il avait donc une activité mentale dirigée vers l'extérieur qui générerait automatiquement et naturellement une activité sociale, on m'avait déjà dit il y a longtemps que la lecture était une activité proprement asociale et je pouvais le vérifier sur la petite terrasse, je pensais à tout

cela tout en pensant à la Maison Heinrich Heine à ses soirées culturelles et au roman d'Alban Lefranc que je lis bien trop lentement comme si je voulais rester aux pages où il est question de la Maison Heinrich Heine et d'Ernst Bloch, me dis-je en regardant cette photo d'Ernst Bloch et de Wolf Biermann qu'on m'a offerte à Tübingen et que je garde avec moi, mais à qui pouvais-je raconter tout cela vers qui aurais-je pu extérioriser mon activité mentale pour qu'elle devienne sociale me demandais-je tout en pensant à l'homme qui glandouille, à la Maison Heinrich Heine et à Ernst Bloch, aurais-je dû peut-être changer de table aller m'asseoir sur la grande terrasse où officiait le serveur avec lequel il m'arrive de bavarder, j'envisageais un instant cette solution.

Tu es déjà venu t'asseoir à plusieurs reprises sur l'un des trois bancs à l'ombre du raisin de mer et pourtant tu n'avais jamais remarqué tu n'avais jamais vu cette table d'orientation installée en face des bancs disposés en demi-cercle, d'abord tu vois pour la première fois cette table à deux ou trois mètres de toi et tu t'approches, puis tu comprends que cette table métallique déjà rouillée est là depuis bien longtemps et qu'il s'agit d'une *table d'orientation*, tu lis d'ailleurs les mots *Bienvenue sur la table d'orientation multisensorielle du Barachois* inscrits en lettres noires au milieu d'une série de photos recouvertes d'une plaque de verre jaunie par le soleil

et par les embruns de l'océan juste en face, tu t'étonnes de n'avoir encore jamais remarqué cette table métallique qui semble participer d'une démarche pédagogique mise en place par une ancienne majorité municipale, démarche pédagogique oubliée abandonnée par la suite, la table est dans un sale état rouillée jaunie par le soleil et les embruns, des huit boutons installés sur un cadre en métal juste en dessous des mots *Bienvenue sur la table d'orientation multisensorielle*, quatre ont perdu leur embout en plastique bleu clair, les quatre embouts en plastique bleu clair ont été sans doute arrachés ne reste qu'une tige métallique au milieu d'un rond formant comme une espèce d'œil un peu inquiétant, en face de chaque bouton il y a des numéros de 1 à 7, les numéros 1, 3, 5, 6 sont disposés à gauche des quatre boutons de gauche et les numéros 2, 4, 7 sont disposés à droite des boutons de droite, chaque numéro correspond à un son ou plusieurs sons à écouter *1. Les sons et l'océan 2. Le chant des baleines 3. Le son se propage... 4. Le Barchois 5. Le cachalot 6. Les grands dauphins 7. L'écholocation*, il n'y a pas de numéro 8 simplement les mots suivants *Écoutez en direct* ce qu'il est possible de faire sans l'aide d'aucune machine juste en tendant l'oreille vers les vagues qui frappent contre le mur en face et font s'entrechoquer les galets, si tu n'as pas vu jusqu'à ce jour la *table d'orientation multisensorielle* c'est peut-être parce qu'elle est morte qu'elle ne fonctionne plus depuis longtemps qu'aucun enfant ne vient plus y écouter

les baleines et les dauphins, peut-être est-ce pour cela ou bien peut-être parce que tu étais occupé à regarder les feuilles rondes et épaisses du raisin de mer au-dessus de toi ou bien étais-tu tout simplement écrasé par la chaleur, le numéro de chaque bouton correspond à un encadré avec une photo et quelques informations à tonalité pédagogique, par exemple pour le numéro 6 *Les grands dauphins* : « La Réunion héberge un groupe sédentaire de grands dauphins. Chacun d'eux utilise une signature acoustique sifflée : comme nous ils utilisent des noms », tu relèves l'expression *signature acoustique sifflée* et *comme nous ils utilisent des noms*, les mots *comme nous* sont à la fois très banals et très étranges, ils visent à produire un rapprochement entre eux les dauphins et nous les êtres humains ou l'espèce humaine dans son ensemble, les dauphins vivant dans l'océan et nous vivant sur terre ne sommes donc pas si éloignés malgré les apparences et les milieux naturels très différents dans lesquels nous vivons, nous et les dauphins avons quelque chose en commun, chaque dauphin a sa signature (acoustique sifflée) et ils utilisent des noms, ce qui fait vaciller un peu l'opposition nature/culture selon laquelle l'homme et le dauphin vivraient dans deux mondes totalement différents voire opposés, au numéro 2 *Le chant des baleines* qui est à l'angle de la table d'orientation en haut à droite il y a une photo de baleine bondissant hors des eaux et juste au-dessus de l'encadré fixée sur le cadre métallique rouillé de la table une figure également métallique et

rouillée représentant un peu grossièrement un cachalot, dans l'encadré sous la photo on peut lire ces mots : « Le chant des baleines est culturel, chaque année il évolue différemment suivant les océans », tu restes un moment à regarder la photo de la baleine bondissant hors des eaux et répètes en murmurant les mots *le chant des baleines est culturel*, tu lèves les yeux vers l'océan en face et balayes l'océan du regard à la recherche d'une ou de plusieurs baleines qui circuleraient en ce moment au nord de l'île car c'est la saison tu en as déjà vu à cet endroit, mais non aucune baleine, juste la *table d'observation multisensorielle* rouillée qui ne fonctionne plus depuis longtemps et que tu n'avais encore jamais vue, *le chant des baleines est culturel* signifie que des éléments prélevés de la nature par l'homme peuvent avoir une dimension ou une fonction culturelle et ne sont donc pas 100 % naturels, il y a un certain pourcentage de culturel chez les baleines et chez d'autres espèces animales, il suffit de quantifier ou de qualifier le culturel chez telle ou telle espèce, chez les baleines c'est le chant et la puissance du chant est évaluée mise en rapport avec la puissance sonore pouvant être produite par l'homme, sur la table dont les boutons ne produisent plus aucun son tu lis ainsi que *la baleine peut chanter à plus de 200 décibels, soit à un niveau supérieur à celui d'un réacteur de la fusée Ariane*, ou encore que *dans l'océan le son se propage très loin, une baleine peut en entendre une autre à des centaines de kilomètres*, la puissance exceptionnelle du chant de la

baleine supérieure au son produit par le réacteur de la fusée Ariane fait que le chant de la baleine est culturel, aussi le nom la signature propre à chaque son émis par une baleine ou un dauphin sont culturels, la table métallique rouillée à fonction pédagogique ne produit elle plus aucun son elle a 7 numéros et pas de numéro 8 juste les mots *Écoutez en direct*, écoutez en direct les vagues de l'océan qui viennent frapper contre le mur et qui font s'entrechoquer les galets mais aussi les mots *culture nature signature nom* écoutez les vagues de l'océan, la table d'orientation métallique rouillée que tu n'as pas vue jusqu'à ce jour est morte, aucune baleine à chant culturel à l'horizon, écoutez les vagues de l'océan qui viennent frapper contre le mur.

Je suis tombé par hasard sur une lettre de la mère de Kafka qui est elle-même tombée par hasard sur une lettre de Felice Bauer adressée à son fils, Mutti Kafka écrit alors à son tour à Fräulein Bauer, votre façon d'écrire m'a tellement plu que je l'ai lue jusqu'à la fin sans penser que je n'y étais pas autorisée, mais je suis certaine que vous me pardonnerez si je vous assure que c'est le bonheur et la santé (*das Wohl*) de mon fils qui m'y a poussée, Mutti Kafka est inquiète pour son fils alors elle écrit à son tour à la fiancée de son fils Fräulein Bauer vous me pardonnerez j'en suis sûre c'est pour le bien de mon fils que j'ai lu votre lettre et c'est encore pour le bien de mon fils que je vous écris aujourd'hui

21 novembre 1912, je n'ai certes pas le plaisir de vous connaître personnellement mais j'ai suffisamment confiance en vous ma chère Fräulein Bauer pour vous confier les soucis d'une mère, les soucis d'une Mutti qui n'ont évidemment rien à voir avec les soucis du célibataire qui sont déjà de la littérature, mais Mutti Kafka la littérature ça ne l'intéresse pas ce qui l'intéresse c'est son fils son bonheur et sa santé (*das Wohl*) rien d'autre, car elle aime son fils Mutti Kafka, je ne peux pas vous décrire combien j'aime mon fils c'est au-delà des mots et je veux son bonheur par-dessus tout (et sa santé son bien-être *sein Wohl*), vous m'entendez Fräulein Bauer je veux dire vous me comprenez vous saisissez mon amour de Mutti pour Franz vous qui j'en suis certaine aimez mon fils, certes l'amour d'une mère est indescriptible il n'y a pas de mots et si je vous écris c'est parce que je suis inquiète car je crains pour le bonheur la santé *das Wohl* de mon fils auquel je sacrifie et sacrifierais tout, une autre personne à sa place serait le plus heureux des mortels car nous avons comblé tous ses vœux il a fait les études qu'il souhaitait et comme il n'avait pas envie de devenir avocat il a choisi la carrière de fonctionnaire ce qui semble lui convenir car c'est un emploi régulier qui lui laisse les après-midi libres, mais Mutti Kafka est inquiète Mutti Kafka écrit tout du long une lettre de Mutti inquiète il n'y a pas un mot de sa lettre qui ne soit consacré à l'expression de son immense inquiétude maternelle son inquiétude maternelle déborde elle aime son fils donc elle est inquiète très inquiète

pour son fils car quand on aime son fils on s'inquiète pour lui jour et nuit toute la vie jusqu'à sa mort, je suis très inquiète Fräulein Bauer et je voudrais vous faire partager mon inquiétude vous qui l'aimez, je vais vous apprendre à aimer à aimer vraiment mon fils c'est-à-dire à vous inquiéter à vous inquiéter jour et nuit jusqu'à votre mort pour le bonheur la santé *das Wohl* de mon fils, je sais depuis de nombreuses années qu'il s'occupe d'écrire pendant son temps libre, tournant critique de la lettre de Mutti Kafka, point culminant où l'inquiétude maternelle vire au cri et au cauchemar, mais j'ai toujours considéré que ce n'était qu'un passe-temps (*Zeitvertreib*), Franz ne sait pas quoi faire de son temps en dehors de son activité professionnelle alors il s'occupe à écrire pendant son temps libre, les heures passées au bureau temps mort pour le fils mais vraie vie vie normale pour Mutti Kafka, l'écriture une fois libéré du bureau vraie vie pour le fils et passe-temps pour Mutti Kafka temps mort vie sur le déclin, c'est que mon fils Fräulein Bauer va mal vous l'avez vous-même remarqué sans doute et si vous ne l'avez pas remarqué je vous le dis mon fils va mal, l'écriture passe-temps ne nuirait certes pas à sa santé s'il dormait et mangeait comme les jeunes gens de son âge mais mon fils Fräulein Bauer mon fils écrit passe son temps libre à écrire et il ne dort pas et il ne mange pas comme les jeunes gens de son âge, je suis très inquiète pour sa santé son bonheur *sein Wohl* Fräulein Bauer, je suis sûre que vous me comprenez

Fräulein Bauer je m'appelle Mutti Kafka lanceuse d'alerte spécialisée en gestion de fils passant son temps libre à écrire, je vous alerte Fräulein Bauer entendez-vous mon cri lancé de Prague vers vous à Berlin mon cri traverse la campagne de Bohême et fend l'hiver allemand pour vous brûler les oreilles Fräulein Bauer, vous sentez la brûlure de mon cri de Mutti Kafka Fräulein Bauer vous sentez la brûlure du cri de Mutti Kafka morte d'angoisse pour son fils qui ne dort pas ne mange pas comme les jeunes gens de son âge parce qu'il s'occupe à écrire pendant son temps libre, est-ce que vous savez s'il dort et mange Fräulein Bauer, pouvez-vous m'écrire à ce sujet, je vous en supplie, voyez-en moi une mère qui s'adresse à sa fille, combien d'heures dort-il que mange-t-il, pouvez-vous lui demander dans vos lettres s'il dort et combien d'heures, s'il mange et en quelle quantité, pouvez-vous lui demander comment il organise ses journées quand il écrit etc., pouvez-vous Fräulein Bauer m'écrire sur tous ces sujets, ci-joint un registre que je vous offre dans lequel vous pourrez consigner chaque jour les heures de sommeil de mon fils et chacun de ses repas, écrivez-lui surtout de manger de la viande, il refuse de manger de la viande, il s'est mis en tête de manger uniquement de la verdure et dépérit, il s'occupe à écrire dans son temps libre et il mange de la verdure, je suis très inquiète Fräulein Bauer, mon fils a besoin d'une deuxième mère, que fera-t-il quand je ne serai plus là pour consigner dans le registre ses heures de sommeil et ses repas, soyez une deuxième

Mutti Fräulein Bauer je vous en supplie, écrivez-lui chaque jour questionnez-le sur ses heures de sommeil sur ses repas et remplissez le registre, écrivez-moi quotidiennement si mon fils dort s'il mange comme les jeunes gens de son âge vous serez une deuxième Mutti pour mon fils Fräulein Bauer, mais surtout il ne doit pas savoir que je vous ai écrit et que vous m'écrivez que nous échangeons des lettres au sujet de son bonheur de sa santé de *sein Wohl*, il doit absolument ignorer que je lis les lettres qu'il vous adresse Fräulein Bauer je compte sur vous, j'ai confiance en vous comme en la deuxième Mutti de mon fils, si vous aviez le pouvoir de changer son mode de vie alors je vous serais infiniment reconnaissante et la plus heureuse des Mutti, je vous embrasse Fräulein Bauer et attends de vos nouvelles, je vous prie de m'écrire à l'adresse suivante : Prag Altstädter Ring Kinsky-Palais N. 16, votre très dévouée Mutti Kafka.

Tu le vois de l'autre côté du boulevard quand tu passes à pied, il est juste à côté de l'hôpital des enfants, Fräulein Bauer a parlé à Max de la lettre de Mutti Kafka qu'elle a reçue, Max est furieux et parle à Franz qui écrit à Fräulein Bauer pour s'excuser d'avoir laissé l'une de ses lettres dans une veste accrochée au portemanteau de sa chambre, ma chambre n'est qu'un passage entre le salon et la chambre des parents écrit Franz, il n'est pas très grand à vrai dire et pas vraiment massif, quand tu

passes en voiture sur le boulevard tu le vois à peine, juste une ombre à côté de l'hôpital des enfants, mais quand tu passes à pied sur le boulevard tu le vois de l'autre côté présence sombre dont tu perçois à peine le feuillage juste le tronc, Max furieux que Mutti Kafka ait parlé de ce qui occupe son fils dans son temps libre comme d'un « passe-temps » (*Zeitvertreib*), on est en novembre 1912 et cela a son importance, Fräulein Bauer n'a quand même pas pu s'empêcher d'écrire à Franz qu'il devait se nourrir convenablement c'est-à-dire manger des animaux et dormir la nuit au lieu d'écrire, pas très grand et pas massif non plus l'arbre de l'autre côté du boulevard dont tu aperçois la présence sombre de l'autre côté du boulevard quand tu passes à pied comme ce matin, et puis cette tache rouge à un endroit pas très grande, Max est furieux et écrit une lettre magnifique à Fräulein Bauer, Franz lui écrit aussi mais c'est pour demander pardon je mériterais des coups pour avoir oublié ta lettre dans la veste accrochée au portemanteau de ma chambre qui est juste un passage entre le salon et la chambre des parents, ma mère l'a prise dans ma veste et l'a lue car j'ai l'habitude de porter tes deux ou trois dernières lettres sur moi et ayant changé de costume j'ai laissé ta lettre dans la veste accrochée au portemanteau de ma chambre, tu regardes l'arbre de loin et surtout la tache rouge au milieu, l'arbre est un banyan on le reconnaît facilement au grand nombre de branches et surtout de lianes qui pendent tout autour de son tronc ou plutôt de ses troncs la tache

rouge, Max furieux non pas que Mutti Kafka ait lu la lettre de Fräulein Bauer et qu'elle lui ait écrit à son tour mais de ce que Mutti Kafka écrit à propos de l'activité littéraire de son fils « un passe-temps », Mutti Kafka n'a aucune idée des besoins de son fils qu'il s'agisse de littérature ou de nourriture, la littérature un passe-temps mon Dieu comme si elle ne dévorait pas notre cœur écrit Max, le banyan ou figuier des banians est un arbre composé formé essentiellement de lianes, mais le terme de *liane* est apparemment impropre, le banyan produit en vérité des *racines aériennes* depuis les branches, racines qui se développent en pleines tiges une fois qu'elles touchent terre, ce que tu crois être des lianes est donc en vérité des racines poussant vers le haut des *racines aériennes* tu répètes ces mots qui te laissent songeur, la tache rouge au milieu de l'arbre attire ton regard quand tu passes une nouvelle fois à pied sur le boulevard au niveau de l'hôpital des enfants protégé par un mur assez haut, ce matin tu traverses le boulevard, Max furieux aussi parce que Mutti Kafka critique le végétarisme de son fils alors qu'il ne souffre plus des terribles maux d'estomac dont il souffrait quand il mangeait des animaux, Max écrit sa lettre à Fräulein Bauer le 21 novembre 1912 et cela a son importance car après des années de travail et d'insatisfaction concernant ses écrits Franz vient d'écrire coup sur coup deux récits qui lui ont ouvert un monde tout à fait nouveau et qui lui ont révélé ce qu'il était capable de faire sur un plan littéraire alors qu'il doutait de lui-même et de ses capaci-

tés créatrices depuis des années, tu traverses donc le boulevard pour aller voir de plus près le banyan aux racines aériennes et surtout la tache rouge au milieu un bout de tissu on dirait, des banyans tu en as vu ailleurs souvent au bord d'une route mais tu n'en avais encore jamais vu un au cœur de la ville qui soit *habité*, car oui quelqu'un a déposé au cœur du banyan dans l'espace ouvert entre deux de ses troncs principaux un long morceau de tissu d'un rouge éclatant, en t'approchant de l'arbre tu te rends compte qu'il s'agit en vérité d'une installation et que le long morceau de tissu d'un rouge éclatant n'est pas simplement posé là au cœur de l'arbre mais qu'un bout du tissu est accroché à un fil de fer sur lequel est fixé un casque de chantier blanc l'ensemble étant décoré par deux guirlandes effilochées l'une rose l'autre verte, tout le reste du tissu d'un rouge éclatant forme une série de plis descendant vers le bas du tronc, une grande et belle feuille jaune aux bords noircis est tombée sur les plis du tissu ou a été déposée là, le 29 septembre 1912 Franz vient accueillir Max à la gare de Prague Kafka en extase écrit-il dans son journal quelques jours plus tard, *Le Verdict* écrit en une nuit et quelques jours plus tard le premier chapitre d'*Amérique*, je suis heureux écrit encore Max dans son journal, je suis heureux, le banyan commence comme épiphyte d'un autre arbre c'est l'arbre des écrivains, tu as traversé le boulevard pour savoir à quoi correspondait exactement cette tache rouge au cœur de l'arbre et tu découvres que l'arbre est habité, sur une racine

quelqu'un a déposé une casquette aux couleurs bleu blanc rouge avec écrit dessus *France*, peut-être le grand morceau de tissu d'un rouge éclatant surmonté du casque de chantier blanc et les guirlandes de couleurs verte et rose ne sont-ils que les éléments d'un culte rendu à un dieu inconnu, il est possible que quelqu'un habite vraiment le banyan vienne y passer la nuit peut-être que ce quelqu'un y célèbre un culte inconnu, le banyan commence comme épiphyte d'un autre arbre c'est l'arbre des écrivains, j'admire surtout ses racines aériennes à défaut de pouvoir élucider la présence du morceau de tissu du casque de chantier blanc et de la casquette aux couleurs bleu blanc rouge, Franz est un homme exceptionnel (*Ausnahmemensch*) écrit Max à Fräulein Bauer il écrit deux fois *Ausnahmemensch* dans sa lettre, il est sous le choc de la radicalité du *Verdict* un père ordonne à son fils de se suicider et il va se jeter dans un fleuve, il n'a jamais rien lu de cette intensité sous la plume de Franz et sait qu'il a franchi un cap, dans la forêt sombre dans la forêt au sol détrempe c'est Max qui a poussé Franz à écrire son journal commencé en 1909 et sans l'écriture quotidienne du journal il n'y aurait peut-être pas eu cette nuit du *Verdict*, le journal s'ouvre sur la forêt sombre sur la forêt au sol détrempe, quelqu'un habite le banyan et s'y installe peut-être la nuit dans la journée il laisse le tissu au rouge éclatant le casque de chantier blanc et la casquette bleu blanc rouge, tout le monde sait ainsi que le banyan est habité, le

banyan commence comme épiphyte d'un autre arbre c'est l'arbre des écrivains.

Tu as lu le nouveau récit de Jean-Philippe Toussaint, *La Clé USB*, dans les vingt premières pages il est question de prospective stratégique dont s'occupe le narrateur à la Commission européenne qui met aussitôt en garde le lecteur (*Quelle que soit l'excellence des instruments dont nous disposons, l'avenir ne peut pas être prédit*), dans la voiture tu écoutes Beethoven les *Diabelli Variations*, l'écriture de ces vingt premières pages est assez neutre, voire plate et administrative, c'est un haut fonctionnaire de la Commission européenne qui parle ou qui écrit, donc pas la peine de s'attendre à autre chose qu'à ce style qui est aussi celui de Kafka dans ses écrits de bureau, tu es juste un peu intrigué connaissant le style de Toussaint, tu as lu *Made in China* à sa parution il y a deux ans et *La Salle de bain* en 1985 et entre les deux un grand blanc (que tu vas combler), tu as donc une connaissance de l'écriture de Toussaint dans son premier et dans son précédent livre mais là les vingt premières pages de *La Clé USB* te désarçonnent un peu par leur style bureaucratique parfaitement adapté à la situation et à l'activité professionnelle du narrateur, dans la voiture tu écoutes Beethoven *Diabelli Variations* le vent souffle fort secoue les palmiers de la rue de Paris à Saint Denis de la Réunion, à la page 26 de *La Clé USB* Jean Detrez est abordé par des lobbyistes qui veulent le

mettre en contact avec une société chinoise spécialisée dans la technologie blockchain, tu ne vas pas raconter l'histoire assez complexe de ce livre une histoire d'espionnage industriel, ce qui t'intéresse particulièrement, un petit garçon dans une Porsche miniature dévale une rue en face et arrive au rond-point en même temps que toi attention, ce qui t'intéresse particulièrement c'est ce qui se passe dans l'écriture de ce récit aux vingt premières pages écrites dans un style bureaucratique digne d'un haut fonctionnaire à la Commission européenne ou de quelque autre administration étatique, à un endroit page 39 on passe dans tout autre chose, il faudrait que tu retrouves cette page chez Julien Gracq où il parle de ce moment dans un récit parfois au bout d'une centaine de pages un peu lourdes et ennuyeuses où le lecteur est soudainement captivé par le récit et ne peut plus s'en détacher de quel récit parle précisément Gracq tu ne te souviens plus, tu crois que c'est dans *En lisant en écrivant*, il te faudra chercher ce passage, dans la voiture tu écoutes Beethoven les *Diabelli Variations*, la qualité sonore de l'enregistrement n'est pas terrible mais tu commences à te repérer dans ces variations, le vent souffle fort ce matin secoue les palmiers de la rue de Paris à un rond-point tu fais attention à un garçon qui dévale la rue dans une petite Porsche électrique et cela a quelque chose d'un peu irréel tellement la petite Porsche électrique a l'air d'une Porsche grande réelle, le basculement se produit page 39 de *La Clé USB* quand est évoquée une nouvelle fois la

figure de l'un des lobbyistes John Stravopoulos qui semble fasciner Jean Detrez, *John Stavropoulos était un personnage sympathique, il avait quelque chose d'envoûtant et de séducteur. Il était de ces personnes qui donnent l'impression, dans la vie réelle, d'évoluer dans un univers de fiction, et sa présence romanesque en face de moi paraissait détonner ce jour-là dans le décor du Thon Hotel Bristol Stephanie, où il m'avait donné rendez-vous*, Detrez est fasciné par Stravopoulos et même hypnotisé par sa « présence romanesque » qui le fait entrer (et toi avec) dans « l'univers de la fiction », ce qu'éprouve Detrez à cet instant est autant de l'ordre de la fascination que du malaise, il y a fiction parce qu'on ne sait pas très bien si on est attiré ou repoussé par un élément du réel, l'enfant qui dévalait la rue dans une petite Porsche électrique n'était semble-t-il pas accompagné par ses parents il roulait tout seul à travers les rues et parallèlement à la circulation des voitures grandeur réelle risquant à chaque instant d'y surgir et de provoquer un accident, il faudra que tu écoutes et réécoutes les *Diabelli Variations* de Beethoven qu'on écoute peut-être mieux au milieu des bourrasques de vent qui secouent les palmiers, il y a quelque chose de menaçant qui attire Detrez et le révolte en même temps et quand il trouvera sur le sol du hall de l'hôtel où il rencontre Stravopoulos pour la dernière fois la clé USB que celui-ci a perdue Detrez cèdera à une espèce de pacte diabolique représentée par cette clé pleine de secrets ou de prétendus secrets concernant la technologie blockchain

telle qu'elle est élaborée par l'entreprise chinoise qu'ira visiter Detrez à Dalian, mais encore une fois je ne vais pas raconter l'histoire de *La Clé USB* ce qui m'intéresse c'est ce moment de fascination ou d'hypnose qui fait basculer le récit dans la pure fiction (ce qui est très clairement affirmé par Toussaint dans l'extrait plus haut), il y a un moment-clé semblable dans *Made in China* quand Toussaint lui-même narrateur et personnage principal du récit prend assez mal une remarque de Chen Tong (*je le pris comme un vrai coup de poignard dans le dos, aussi injuste qu'inattendu*) affirmant qu'il avait tout financé des vidéos tournées par l'écrivain en Chine (*il accompagna sa remarque d'un petit rire narquois, avant de s'essuyer la bouche dans sa serviette, les épaules encore secouées d'un résidu d'hilarité privée*), Stravopoulos et Chen Tong sont tous deux des personnages méphistophéliques faisant entrer le lecteur dans l'univers de la fiction où règne un mystère qu'il s'agit d'élucider, même phénomène dans *La Salle de bain* que tu relis parallèlement à ta lecture de *La Clé USB* quand Kabrowinski (encore un nom à la fois un peu grotesque et inquiétant) découpe les poulpes pendant plusieurs pages, même sensation de fascination et de malaise pour un événement réel trop réel qui te fait basculer dans un monde fictionnel dont tu es tout à coup le prisonnier, car chaque geste de Kabrowinski découplant ses poulpes a quelque chose d'absolument esthétique alors que chacun de ses gestes est atroce (*l'opération terminée, il empoigna un deuxième poulpe dans l'évier, l'éleva*

très haut au-dessus de nos têtes et, en souplesse, les genoux fléchis, l'allongea sur la planche dans un mouvement enveloppant), à l'issue de cette scène tu ne peux que suivre le narrateur qui court se réfugier dans la salle de bain, est-ce que toute fiction pour qu'elle soit réussie ne se doit pas d'opérer un tel passage c'est en tout cas ce que tu t'es dit en lisant ou relisant Toussaint et aussi en lisant un autre roman paru cette année *Doggerland* d'Elisabeth Filhol fasciné d'abord par le titre puis un peu étouffé par les cinquante premières pages évoquant avec force détails une énorme tempête balayant le nord de l'Europe et un personnage de chercheuse sans trop de relief mais fascinée depuis sa jeunesse par un territoire englouti au milieu de la Manche ayant jadis accueilli l'homme, pour que tu entres vraiment dans le récit et son univers de fiction de mystère il aura fallu ces simples mots isolés entre des paragraphes plus longs *De l'inlandsis soufflent les vents catabatiques* ces simples mots isolés qui forment en vérité un alexandrin, c'est ce surgissement d'un vers au milieu d'une prose parfois trop riche en informations de toute sorte sur la météorologie qui a produit en toi une réelle fascination pour ce territoire englouti à découvrir ce territoire mystérieux de la fiction, l'adjectif *catabatique* que tu ne connaissais pas a sans doute fortement contribué à éveiller ta curiosité ta fascination pour ce territoire, ici aussi à Saint Denis de la Réunion le vent continue à souffler fort à secouer les palmiers, tu continues à écouter les *Diabelli Variations* de Beethoven en songeant un bref

instant à ce qui te paraît réunir Toussaint et Filhol dont les récits respectifs ont produit sur toi ce fort effet de fiction ou plutôt de basculement dans l'univers de la fiction après une vingtaine ou une cinquantaine de pages, Filhol scientifique de formation s'intéressant d'abord dans son premier roman *La Centrale* à l'industrie nucléaire, Toussaint joueur d'échecs rassemblant toute une documentation sur les nouvelles technologies du bitcoin et du blockchain, *Doggerland* et *La Clé USB* où des esprits rationnels des techniciens semblent rattrapés par la fiction victimes de leur imagination, mais ceci n'est pas un article de critique littéraire ni de recherche juste quelques notes quelques variations.

Ce restaurant s'appelle D.C.P. soit comme tu le lis sur un mur à l'intérieur *Dispositif de Concentration de Poissons*, pendant que tu manges le plat de poisson qu'on t'a servi tu te nourris surtout de cette étrange association de mots *Dispositif de Concentration de Poissons* en essayant d'en saisir le sens exact le mot *dispositif* ayant plusieurs définitions correspondant à différents emplois notamment *ensemble de mesures prises, de moyens mis en œuvre pour une intervention précise* ou bien plus intéressant encore *articulation des moyens d'une formation terrestre, navale ou aérienne adoptée pour l'exécution d'une mission militaire*, il ne faut pas négliger ici la dimension militaire du mot *dispositif* on parle aussi couramment de *dispositif policier*, le mot *dispositif*

est du côté de l'ordre et sert ici plus précisément à concentrer du poisson dans ton assiette et avant ton assiette dans un frigo et dans une cuisine d'où sont menées toutes sortes d'opérations gastronomiques, aux murs et au plafond du restaurant des représentations des poissons dégustés ici selon un dispositif militaro-gastronomique très précis, dorades marlins espadons et autres poissons sont représentés dans leur vie maritime la plus élémentaire alors qu'ils sont morts dans ton assiette, le *Dispositif de Concentration de Poissons* est un dispositif militaro-gastronomique qui doit te donner la sensation de la vie à travers l'association du goût de la chair morte du poisson et de ces images bondissantes qui évoquent la nage libre avant que le poisson ne soit saisi dans le filet du dispositif de concentration militaro-gastronomique, est-ce que les deux marins pêcheurs retrouvés à 100 kilomètres des côtes réunionnaises naviguant depuis une trentaine d'heures sur l'épave de leur bateau de pêche c'est-à-dire seulement la proue tout le reste de la coque ayant été arrachée proue qui flottait encore par miracle, est-ce que ces deux marins pêcheurs ayant alerté un porte-container à l'aide d'un miroir reflétant les rayons du soleil font partie du *Dispositif de Concentration de Poissons* c'est bien possible et est-ce que ton propre estomac où se concentre la chair morte du poisson récemment bondissant en fait également partie c'est bien possible également, tout ici est affaire de concentration prise dans un dispositif, il y a ainsi quantité de dispositifs de concentration dont tu n'es même

pas conscient, le supermarché est un espace où sont appliqués quantité de dispositifs de concentration qu'il serait sans doute impossible de décrire dans leur totalité et leur diversité, tout en mangeant ton plat de poisson tu associes librement le *Dispositif de Concentration de Poissons* (D.C.P.) avec le *Dispositif de Concentration de Livres* (D.C.L.) qui est un dispositif à la fois constant et régulé par des temps forts comme ce qu'on appelle la rentrée littéraire, le format du *Dispositif de Concentration de Livres* a quelques similitudes avec le *Dispositif de Concentration de Poissons* te dis-tu en continuant à manger ton plat de poisson et à te nourrir de l'association *Dispositif de Concentration de Poissons*, là aussi il s'agit de pêche et très souvent de pauvres marins pêcheurs naviguant sur une épave très loin des côtes que finit par repérer un porte-container grâce aux reflets du soleil sur un miroir *ohé ohé on est là venez nous secourir* crient les marins-pêcheurs comme les auteurs au large des côtes à l'adresse qui d'un porte-container qui d'une maison d'édition, mais beaucoup de naufragés ne sont pas sauvés et finissent par périr en haute mer, tu mâches ces trois mots associés *Dispositif de Concentration de Livres* et ils ont un goût étrange d'organisation et d'ordre, la littérature est concentrée sur un temps X et sur un territoire Y, les auteurs sauvés du naufrage courent d'une librairie à l'autre sur le territoire Y pendant ce temps X, puis d'un coup tout s'arrête, les auteurs cessent de courir en obéissant aveuglément au *Dispositif de Concentration de Livres*, tu penses à ce

D.C.L. digne du D.C.P. en même temps que tu penses aux petites proses de Robert Walser, celles des années 20 écrites sur des enveloppes ou des feuilles de papier à en-tête réutilisées, là on n'est plus dans aucun dispositif militaro-littéraire Walser ne parvient plus depuis longtemps à caser ses petites proses dans les feuillets des journaux comme c'était le cas avant la Première guerre mondiale, le format petites proses a été exclu du *Dispositif de Concentration de Livres* et on ne veut plus que du roman de supermarché du roman à concentration rapide sur les étalages des nouvelles librairies supermarchés, les petites proses de Walser sont rejetées par l'ordre économique de la Bourse des lettres appliqué par le D.C.L., Walser qui croyait pouvoir vivre longtemps en monnayant ses petites proses avec les journaux suisses ou allemands se retrouve sans ressources et ses petites proses des années 20 représentent leur exclusion du D.C.L. par le choix des supports d'écriture enveloppes et papiers à en-tête réutilisés, le mot microgramme permet d'effacer le processus d'exclusion dont les petites proses walsériennes sont issues alors qu'il vaut mieux parler de petites proses exclues du *Dispositif de Concentration de Livres* tel qu'il est mis en place par l'édition industrielle après la Première guerre mondiale, ce n'est pas tous les jours que tombent d'un arbre cinq de ces coléoptères d'un coup te dis-tu fort vrombissement de leurs ailes dans la chute, les cinq coléoptères à la carapace argentée qu'on appelle ici *bébête l'argent* n'obéissent à aucun dispositif de concentra-

tion mais sont au contraire dans un processus de dispersion que tu observes sur ce trottoir désert où deux coléoptères sont renversés sur le dos et essaient de se redresser pendant que les autres sont déjà repartis en volant, à travers ton assiette de poisson un dispositif militaro-gastronomique de concentration est à l'œuvre pendant que sur le trottoir et un peu partout autour règne la dispersion le Phénoménal Libre Absolu (non ce n'est pas un dispositif) ou ce que tu conçois ainsi également dans l'écriture en ligne et les petites proses de Walser à l'écart de et en rupture avec le format livre industriel du *Dispositif de Concentration de Livres*, c'est bon je ne reprendrai pas de poisson dis-tu en regardant les coléoptères s'éloigner dans les airs.

Est-ce que j'aurais pu traduire est-ce que je pourrais traduire Robert Walser, je ne crois pas. Je le lis avec autant de plaisir en français qu'en allemand grâce au remarquable travail de Marion Graf qui a su rendre en français quantité de néologismes présents dans les écrits de Walser, mais moi j'aurais été incapable je serais incapable (car tout n'a pas été encore traduit, notamment pas tous les microgrammes) de traduire l'écriture si particulière de Walser débordant d'adjectifs souvent extravagants et difficiles à rendre dans une autre langue, certes traduire c'est souvent se casser la tête chercher passer du temps sur tel ou tel mot ou telle ou telle expression, mais je crois que traduire Walser me fatiguerait vite,

j'aime bien traduire à une certaine vitesse se rapprochant de la vitesse de l'écriture d'où Kafka de courts récits des fragments d'abord puis des récits plus longs et enfin le Journal en essayant de garder un certain rythme une certaine vitesse de traduction, quand je bute sur un mot ou une phrase je passe et y reviens plus tard pour ne pas perdre l'énergie et donc le rythme, Kafka me permet de traduire à une certaine vitesse que je n'atteindrais jamais en traduisant Walser, phénomène curieux ces employés itinérants qui de plus en plus s'installent avec leurs ordinateurs et téléphones dans des lieux publics ou des cafés pour travailler, de plus en plus de tables sont installées dans les centres commerciaux où eux-mêmes s'installent faisant à leur tour partie du mobilier urbain, les managers de l'urbanisme et du commerce de masse ont conçu des bancs spéciaux empêchant les SDF de s'y allonger et des tables et des sièges où d'autres managers peuvent s'installer pour travailler en faisant usage d'une langue particulière, cela ne m'empêche pas de lire Walser tout en pensant à un meilleur endroit pour lire Walser, j'ai vu un autre Walser un jour Martin de son prénom à Nuremberg mais je ne suis pas entré dans la salle pour l'écouter lire, je l'ai vu sortir de sa voiture sur le parking et s'avancer vers la salle et je l'ai croisé sans le saluer tout en songeant peut-être à l'autre Walser, mais *à bas les souvenirs, et vive le présent hirsute, dansant, piaffant, qui nous met effrontément à l'épreuve*, c'est écrit au crayon, c'est une table surélevée rectangulaire ils sont assis sur des tabourets

leurs ordinateurs posés dessus, bon je n'écoute pas trop mais ça interfère, quelle idée de lire dans un centre commercial, mais le monde n'est-il pas devenu un immense centre commercial en même temps qu'un immense bureau occupé par des managers, et si je retournais aux îles Kerguelen pour lire ne tomberais-je pas sur un manager venu étudier les manchots pour je ne sais quel institut de recherche public ou privé, les managers sont désormais partout, Walser cherchait déjà à les fuir notamment les écrivains managers cette peste culturelle qui se répand à la vitesse grand V, partout partout des managers culturels partout, Walser a préféré l'asile à ces gens-là, je découvre une traduction de Bashô par Nicolas Bouvier *Le Chemin étroit vers les contrées du Nord*, Walser Bashô Bouvier, même texte traduit par René Sieffert *La Sente étroite du Bout-du-monde*, est-ce qu'on peut dire qu'on a traduit Bashô lorsqu'on a eu recours à la traduction anglaise de tous les passages en prose traduisant les haïku tout en reconnaissant sa dette à Sieffert ce qu'a fait Bouvier comme il est indiqué à la fin du volume, est-ce que j'ai choisi de traduire Kafka je ne crois pas, il s'est imposé à moi à cause de la vitesse de traduction non que je traduise vite mais à une vitesse supérieure à celle que j'aurais pu atteindre si j'avais traduit Walser, la vitesse de traduction rapproche du régime (comme on dit d'un moteur) d'écriture, le texte c'est de l'essence et le traducteur est le moteur atteignant ou pas un certain régime, Kafka lui-même cherchait une certaine vitesse un certain régime

d'écriture si possible ne pas s'arrêter continuer toute une nuit et cela donne *Le Verdict* une nuit de 1912 récit qu'il va lire encore bouillonnant à ses sœurs au petit matin, le réglage du moteur de traduction et d'écriture est important à travers toute sorte d'expériences et de perceptions, essayez donc de continuer à traduire et à écrire en dormant, Georges-Arthur Goldschmidt parle de ces heures passées à traduire et du passage naturel à l'écriture, je le cite c'est mieux *pendant que vous traduisez ça s'accumule dans votre tête, puis vous allez vous promener et quand vous rentrez, vous ne savez même plus si vous traduisez ou si vous écrivez. Vous passez de l'un à l'autre presque automatiquement*, j'ai traduit Kafka je traduis Kafka et le passage se fait automatiquement de la traduction à l'écriture c'est une question de régime du moteur de traduction qu'on trouve avec tel ou tel auteur et pas avec tel autre, les managers ont une langue particulière, j'aime la traduction de Bashô par Bouvier c'est du Bouvier plus que du Bashô peut-être mais la traduction de Sieffert me plaît davantage parce qu'elle fait passer l'étrangeté de la langue japonaise, la langue des managers est maintenant partout Walser partait sur les chemins pour ne plus l'entendre pour écouter la langue poétique la seule qui donnait un sens à sa vie, la liberté, Bashô également est parti pour les mêmes raisons jusqu'au nord du Japon, *le Michino-ku représente dans la géographie du Japon un ailleurs profond et éloigné. Ces contrées reculées sont connues - des poètes aussi, Saigyô entre autres les a*

parcourues -, mais il reste périlleux de s'y aventurer. Bashô, pourtant, passe outre et s'engage sur le chemin vers le Nord profond écrit Alexandre Chollier dont la voix est à peine couverte par celles des managers qui appellent leurs clients, plus je vois les managers envahir l'espace plus je pense à Walser et Bashô plus je pense à un lieu où lire Walser et Bashô un lieu où changer de régime de langue, peut-être faudrait-il monter dans les Hauts y chercher refuge en croyant ou faisant semblant de croire que la forêt des Hauts n'a pas été encore colonisée par les managers oui peut-être chercher un ermitage quelque part dans les Hauts pour fuir la folie du management lire Walser traduire Kafka lire Bashô cherchant le bon régime de langue entre traduction et écriture, et même si tout cela était de l'ordre du rêve et de l'illusion tant pis, traduire et écrire endormi éveillé un des journaux de voyage de Bashô s'intitule *Notes de la demeure d'illusion* passer outre.

Quand ils dorment les gens ont une voix endormie c'est normal, quand ils sont éveillés ils ont la même voix endormie c'est normal aussi, ils se sont levés ils ont quitté leur lit et continuent à rêver en marchant en mangeant en parlant, quand K. voit Klamm un monsieur gros et lourd pour la première fois il est assis dans un fauteuil dans une pièce à côté, il l'observe à travers un petit trou dans la cloison, c'est sa position de sommeil dit Frieda ces messieurs

dorment beaucoup, en général il est difficile de dire si quelqu'un dort ou pas quand il parle c'est la même voix endormie qui parle, il est possible aussi de marcher en parlant endormi, Klamm est dans son fauteuil ou à son bureau du château et même quand il travaille à son bureau devant les piles de dossiers il dort, ces messieurs dorment beaucoup dit Frieda, d'où leur voix endormie quand ils donnent des ordres, ils ont des graphiques qui s'affichent sur des murs gris et ils parlent tout en dormant se sont-ils réveillés un jour se réveilleront-ils un jour difficile à dire, ils vivent dans un sommeil profond et leurs graphiques affichés sur les murs gris les endorment encore un peu plus, leur sommeil s'approfondit jour après jour, Sortini le haut fonctionnaire du château est fatigué rempli de lassitude il n'aurait jamais dû quitter son lit son bureau, le maire du village est malade et reçoit K. dans son lit d'où il parle et parle de sa voix endormie, on n'entend pas la voix de Klamm ou plutôt Klamm ne parle pas on ne le voit pas parler mais sa voix endormie est partout, tout le village enneigé est parcouru par la voix endormie de Klamm, le village dort parcouru par la grosse voix endormie de Klamm, quand les gens marchent dans la rue ils dorment c'est saisissant dans ce film réalisé à Paris en 1975, les chauffeurs de taxi les enfants dans le bus dorment et la voix qui raconte est endormie, il y a pourtant une volonté de se réveiller ça et là mais c'est difficile, partout la voix endormie pèse de tout son poids, je voudrais me réveiller dit l'un mais n'y arrive pas c'est que je suis trop pris par

les voix du château et la grosse voix de Klamm qui parcourt les rues et circule même à l'intérieur du bus, même les rires des enfants sont endormis, les yeux du poète qui les regarde et réagit à leurs rires expriment un peu d'éveil puis se referment, c'est difficile de se réveiller au milieu d'un monde endormi, la grosse voix qui donne des ordres est lourde de sommeil c'est le sommeil de plomb de l'autorité qui pèse de tout son poids, on peut traiter les affaires administratives dans son lit on dort tout en causant à voix basse de sa voix endormie pour ne pas réveiller le collègue dans la chambre d'à côté, la plus haute tâche administrative consiste à ne surtout pas réveiller quelqu'un en plein traitement d'un dossier, l'individu qui gère sa vie gère son sommeil c'est normal, parler d'une voix endormie s'apprend pendant la scolarité on chante tous les jours tous en chœur d'une voix endormie la voix endormie s'affermi année après année scolaire, parler d'une voix endormie c'est répéter beaucoup l'alphabet, etc. Kafka a lu Walser à l'institut Benjamenta il y a des professeurs qui passent leur vie à dormir les élèves n'apprennent rien et le directeur de l'école est assis dans son fauteuil comme Klamm imposant son autorité vide de sens de sa grosse voix endormie qui parcourt les couloirs et les salles de classe, ce sourire et ces yeux pétillants du poète en réaction aux rires endormis des enfants dans le bus cela dure un court instant une vision fugace de l'éveil d'un monde qui n'existe pas, Kafka à propos de *Jakob von Gunten* « un bon livre » où il a peut-être entrevu

Klamm monsieur gros et lourd assis dans son fauteuil endormi, chez Walser le directeur habite un appartement que seul un élève Kraus a visité mais Kraus ne dit pas à quoi ressemble l'appartement du directeur et de ses *pièces intérieures* qui renferment sans doute des *choses merveilleuses* personne à part Kraus n'a visité l'appartement du directeur et Kraus se tait ne dit rien à Jakob à propos des choses merveilleuses qu'il contient, l'appartement comme le château est infiniment secret et le chemin qui y mène est infini, les enfants du bus dans le film parisien de 1975 rêvent sans doute eux aussi de visiter l'appartement du directeur de l'école, ils rient et le poète sourit, voulez-vous visiter l'appartement du poète dit la voix endormie et elle nous conduit à travers les six pièces de l'appartement du poète, ici il n'y a pas de secret et tout est ouvert, le poète est jeune il a une trentaine d'années, le poète prépare le petit déjeuner de sa fille et la conduit à l'école, le poète a une vie bien réglée racontée par la voix endormie, le poète a une vie économique bien organisée, c'est qu'il y a un désir profondément ancré d'être reconnu comme un membre à part entière de la société bourgeoise dit une autre voix endormie à propos d'un poète d'une autre époque Heinrich Heine qui avait le soutien de l'éditeur Campe un homme d'affaires expérimenté qui fit des *Tableaux de voyage* un succès commercial graphiques sur les murs gris voix endormie commentant les chiffres de vente grim pant en flèche, on visite l'appartement six-pièces du poète moderne du film parisien de 1975,

il a les cheveux longs et corrige l'un de ses textes les pieds posés sur son bureau, la voix endormie raconte la vie du poète un homme en chemin vers l'éveil mais qui parle d'une voix légèrement endormie, *le poète n'est pas un écrivain politique* dit la voix endormie *il fait de l'art de l'art de l'âme* (Seelenkunst) *sans relation avec nos attaches sociales et économiques* ce qui n'empêche pas le poète de lire trois journaux par jour (le poète est filmé en train de lire le journal à la terrasse d'un café), de lire tous les rapports juridiques concernant les procès d'étudiants de Francfort (le poète se lève et quitte le café), mais dit la grosse voix endormie dans son fauteuil la question demeure et le poète se la pose continuellement *est-ce que ses textes c'est-à-dire est-ce que sa vie est politique plus en profondeur ou bien est-ce que le poète est un produit de luxe obscène ?* Le poète est filmé de profil travaillant à son bureau il lève la tête et regarde dehors un instant la voix endormie continue *le poète lui-même trouve qu'il est légitime de vivre comme il le fait dans ce coûteux appartement six-pièces* graphique sur le mur gris avec les prix de l'immobilier à Paris en 1975 même Heine ne pouvait pas se payer un tel appartement avec ses revenus d'auteur et de journaliste au commencement de l'ère de la littérature industrielle, *le poète ne demande rien d'autre - qu'on le laisse produire en paix* dit la voix endormie tout en classant quelques dossiers couché dans son lit mais le plus silencieusement possible pour ne pas réveiller le collègue dans la chambre d'auberge à côté, *évi-*

demment il produit bien plus que la plupart des autres écrivains allemands autre graphique sur le mur gris droits d'auteur écrivains allemands une moyenne des dix dernières années, *et c'est du travail bien fait chaque phrase une observation pleine de fraîcheur, le poète savoure son succès sa richesse inattendue mais aucun luxe ostentatoire le poète ne possède rien sinon ses propres livres et entre ses conditions de vie matérielles et ce qu'il écrit il n'y a aucun rapport* conclut la voix endormie qui s'avance vers le poète de profil à son bureau lequel se tourne vers la caméra, *j'ai touché 100 000 Marks pour mon dernier livre et avec les droits de traduction l'édition en poche une fois déduits les impôts je peux vivre un an, je dépense pas mal d'argent pour l'appartement la nourriture et les voyages,* Klamm par le petit trou à travers la cloison se tait, les enfants du bus rêvent des pièces intérieures de l'appartement du directeur d'école et des choses merveilleuses qu'elles renferment, Kraus a visité l'appartement mais il se tait, Frieda et K. parlent du sommeil plein de rêve de ces messieurs du château, la longue nuit de la voix endormie devient plus épaisse et plus profonde, les gens sortent de leur lit et continuent à dormir en marchant dans la rue, le poète travaille à son bureau et parle d'une voix légèrement endormie de l'éveil à venir, il sort de son appartement parisien pour aller lire ses journaux dans un café, les graphiques sur les murs gris s'affichent en continu, Klamm commande une bière en clignant d'une paupière, Frieda sort de la pièce et

apporte une bière, le monde dort en continu, il neige à nouveau sur le village, le château a disparu dans la brume d'hiver.

Lorand Gaspar est mort, un bloc de silence s'était formé, je ne sais pas si c'était avant ou après avoir appris la mort de Lorand Gaspar, mais en l'espace d'un ou deux jours un bloc de silence s'était formé, bloc que rien aucun bruit du dehors aucune agitation verbale extérieure ne pouvait pénétrer, on parlait on braillait autour de moi et ça ne pénétrait pas, aucun bruit aucune parole, l'été dernier j'avais rouvert *Approche de la parole* et m'étais vraiment plongé dedans, j'ignore pourquoi j'ai ressenti le besoin de relire Gaspar sinon que je travaillais à un texte sur science et poésie et que j'ai relié le projet de « poétisation des sciences » cher à Novalis à certains propos de Gaspar dans ce livre, je n'avais plus eu de nouvelles de lui ces dernières années, à mon arrivée ici nous avons échangé quelques mails il était curieux de savoir à quoi ressemblait l'île, avant de partir j'étais allé lui rendre visite rue Vaneau à Paris, un bloc de silence que rien aucun bruit aucune parole ne peut pénétrer, un bloc de silence en béton armé mais qui ouvre en même temps un espace pour une autre voix, alors je me suis mis à traduire car je ne pouvais rien écrire, j'ai passé des journées à traduire et je ne suis plus sorti pendant toutes ces journées, tout en traduisant je me répétais Lorand Gaspar est mort Lorand Gaspar est mort est-ce que j'avais eu le

pressentiment de sa mort en me replongeant dans ses écrits l'été dernier, pressentiment cela ne veut rien dire, j'ai juste pensé qu'il était très âgé et que je n'avais plus eu de nouvelles ces dernières années, il y avait eu une espèce de rupture dans l'un de ses derniers mails, une douleur, mais de cela je ne peux rien dire ici, en tout cas je n'ai plus eu de nouvelles, un espace ouvert pour une autre voix pas la mienne ou en tout cas une voix la seule voix qui pouvait pénétrer dans le bloc de silence, pendant des journées entières j'ai traduit, pendant des journées entières je ne suis pas sorti, rue Vaneau à Paris un ascenseur minuscule où l'on tenait à peine à deux et cet appartement lumineux, toute cette lumière de la poésie de Lorand Gaspar sur laquelle insistent justement les commentateurs, mais il y avait toute cette ombre de la vie de la guerre laissée derrière soi, au moment de nos premiers échanges je vivais à Stuttgart où il avait été prisonnier de guerre et s'était évadé, avant ce premier contact je lui avais consacré une page sur le premier site web que j'avais créé, Serge Meitinger m'avait envoyé quelques documents notamment des photographies de Gaspar à un colloque à Cerisy il était aux côtés de l'acteur Michael Lonsdale qui avait lu ses poèmes, bloc de silence où on se réfugie avec la voix à traduire où l'on passe des journées et des nuits sans sortir, s'était-il formé avant ou après avoir appris la mort de Lorand Gaspar, avant je crois, peut-être avait-il commencé à se former l'été dernier quand je relisais ses écrits qui me ramenaient à ces années 2000 où avait commencé

l'échange entre Gaspar et moi, je retrouve une édition de *Patmos* avec une dédicace « à LM et pour sa poésie » de sa si belle écriture, l'ombre il l'avait laissée derrière lui il avait cru l'avoir laissée derrière lui l'évasion la mort si pénible du père continuait à le hanter, tout cela on ne peut que l'effleurer, l'ascenseur minuscule l'appartement lumineux le dialogue les rires la femme de Lorand Gaspar était là, poésie et neurosciences, la connaissance plutôt que la croyance, la poésie et la science ensemble dans une recherche de connaissance, tout le monde croit tout le monde croit savoir telle ou telle chose tout le monde parle dans la croyance et la connaissance est ailleurs et demande un effort, nous vivons à l'époque de la croyance sous des formes les plus diverses nous nageons dans la croyance, le journalisme cultive croyance et crédulité, il suffirait ici de parler de cette histoire d'un père reclus avec je ne sais plus combien d'enfants dans une ferme en Hollande vivant en autarcie pour se rendre compte que chacun ayant un avis à ce sujet vit en vérité dans la croyance des différentes versions (évoluant au fil des heures et des jours) diffusées par les différents médias, heure après heure, leurre après leurre, mais la connaissance est autant l'affaire des poètes que des hommes de science et si l'on écoute Gaspar elle est même plus l'affaire des poètes, une langue (approche de) qui ne produirait plus de la croyance mais de la connaissance, où est-elle, il y eut cette seule rencontre rue Vaneau à Paris un dimanche après-midi et cette parole au long des années, par-

fois interrompue pendant de longs mois puis reprise, j'avais créé cette page qui lui était dédié au tout début d'Internet et lui m'avait écrit pour me remercier et commencer le dialogue, personne ne sait ce qui se passe et tout le monde parle, si les gens ne croient pas en Dieu ils croient dans les événements ils croient dans la « réalité » telle qu'elle leur est rapportée par les médias en continu, la croyance dans les événements et les faits vit donc de perpétuelles variations, de flux de pseudo-réalité, la réalité existe pourtant mais elle est ailleurs, on la cherche dans le bloc de silence même si Lorand Gaspar est mort.

Je me suis tenu devant les deux passerelles métalliques pendant un moment, je venais de garer la voiture dans la rue qui descendait le long du canal en béton qu'enjambait chacune des deux passerelles métalliques, au bout de chaque passerelle il y avait une porte également métallique, au-dessus de chaque porte et d'un mur on devinait des toits en tôle, j'ai eu envie de prendre une photo de ces deux passerelles métalliques suspendues au-dessus du canal en béton (à sec à cette saison où il pleut très peu), prendre une photo de la moindre chose du moindre objet sortant un peu de l'ordinaire est devenu un geste mécanique, cela soulage d'avoir à mémoriser ce qu'on est en train de voir au profit d'une mémorisation numérique plus fidèle à la réalité et à laquelle on peut revenir par la suite, quoiqu'il

en soit je ne prenais pas de photo des deux passerelles métalliques conduisant aux deux portes également métalliques, non, je laissais le téléphone dans ma poche, je regardais juste le canal en béton qui, en pleine saison des pluies, pouvait être traversé par des tonnes d'eau dévalant la montagne au-dessus, il y avait de ces canaux en béton un peu partout ici, ils longeaient souvent des habitations des cases en tôle comme celles qu'il y avait juste derrière le mur de l'autre côté du canal, je n'avais pas envie de prendre une photo ni d'imaginer ou de fictionner quoi que ce soit, surtout pas la vie des gens dans les cases en tôle de l'autre côté des deux passerelles métalliques qui avait dû être installées récemment car elles paraissaient neuves le métal gris clair brillait encore, il y avait un verrou sur la porte, on pouvait donc entrer de deux façons chez les gens qui habitaient de l'autre côté, soit par la passerelle en passant par-dessus le canal soit par la rue ou la ruelle de l'autre côté des cases, je n'avais pas envie de prendre de photo car si j'avais pris une photo j'aurais dû cadrer la scène silencieuse et déserte des deux passerelles métalliques menant aux deux portes également métalliques de l'autre côté du canal en béton et j'en aurais fait une fiction, je suppose qu'un véritable photographe voulant raconter une histoire aurait mis en scène un habitant de l'une des cases passant sur la passerelle et regardant l'objectif, mais je n'avais pas envie de fiction, j'aimais cet endroit parce qu'il ne racontait aucune histoire et parce qu'il était vide, canal à sec, passerelles désertes, portes ver-

rouillées, il suffisait de rouler quelques kilomètres pour replonger dans la foule des fictions, des gens marchaient sur la plage dans des tenues de fiction racontaient leurs histoires qui en vérité n'étaient pas leurs histoires mais celles qu'ils avaient entendues ailleurs dans d'autres bouches, là-bas et un peu partout les fictions et les individus qui les véhiculaient pullulaient, *regardez-les* disait un jour Dustin Hoffman dans un entretien réalisé dans un bar d'un hôtel parisien, *regardez-les ces hommes et ces femmes qui marchent dans la rue ils se prennent tous pour des stars*, je m'étais déjà garé dans cette rue mais pas aussi bas, plus haut au croisement il y avait quelques hommes qui vendaient les premières mangues vertes, c'était la première fois que j'étais allé me garer aussi bas et ces deux passerelles métalliques enjambant le canal en béton que volontairement je ne prenais pas en photo m'apaisaient, leur silence leur vide avaient quelque chose de bienfaisant, l'absence de toute humanité cachée par la porte métallique verrouillée de l'autre côté du canal ces habitations invisibles cela aussi était bienfaisant, les fictions sont devenues nocives toutes les formes de fiction sont devenues nocives me suis-je dit face aux deux passerelles métalliques, je ne supporte plus qui que ce soit qui par ses vêtements ses gestes sa façon de parler ses opinions me paraît aussi fictionnel qu'un personnage de roman, sur chacune de ces personnes fictionnées le prix est affiché, les individus qui circulent librement à quelques kilomètres d'ici sont des publicités vivantes pour les produits les

plus divers, quand ils parlent cinéma ils vendent un film, quand ils parlent littérature ils vendent un livre, les personnages qui circulent librement à l'intérieur des fictions contemporaines sont eux-mêmes des publicités pour le livre qu'ils habitent et pour l'auteur qui l'a écrit, un auteur sort un livre et le personnage ou les personnages qu'il a fictionnés sortent du livre pour aller faire sa promotion sur toutes les radios et les chaînes de télé du pays, même chose pour les personnages de film qui ne cessent de circuler sur tous les écrans du monde, le monde est désormais peuplé de personnes et de personnages fictionnels et on ne sait plus du tout distinguer ceux qui sont réellement vivants de ceux qui sont imaginés, la plage à quelques kilomètres d'ici est un immense studio de cinéma où circulent librement toutes les marques de voiture de champagne de vêtements et de tous les produits existants, vous croyez écrire un livre tourner un film et vous écrivez ou tournez une publicité, les individus qui circulent librement à quelques kilomètres d'ici exhibent librement leur existence commerciale parlent librement de leur existence commerciale ne sont ni plus ni moins que des individus promotionnels comme les personnages des romans qu'ils lisent ou des séries qu'ils regardent, leur cervelle est devenue le véhicule et la mémoire du consumérisme général, quand ils se réveillent il leur arrive d'entendre la chanson d'une publicité de leur enfance qu'ils croyaient avoir oubliée mais qui en vérité est restée bien logée dans un coin de leur cervelle conditionnant leurs achats

de toutes ces années, quand ils parlent ils déversent toutes les conneries et les mensonges des chaînes d'info et ils sourient contents de leur rôle de déversoir individuel des conneries et des mensonges des chaînes d'info, eux ne sont jamais à sec comme ce canal en béton enjambé par les deux passerelles métalliques, pour eux c'est toujours la saison des pluies, il doit y avoir d'autres endroits comme celui-ci absolument non fictionnel béton et métal à côté de vies humaines invisibles, oui il y a plusieurs de ces endroits à travers la ville il suffirait de les chercher, je suis resté encore un moment face aux deux passerelles métalliques en essayant juste de garder leur empreinte en moi, j'ai regardé les deux portes verrouillées qui peut-être ne s'ouvriraient jamais, j'ai contemplé encore un moment le canal à sec, quel lieu formidable me suis-je dit en pensant un bref instant à tous les pingouins qui sur la plage attendaient leur iPhone à la main le coucher de soleil tropical dont ils avaient déjà vu des milliers de clichés dans les magazines et qu'ils allaient rediffuser à des milliers d'exemplaires sur leur page Facebook.

Saint-Denis de la Réunion, août-octobre 2019

